

www.e-rara.ch

La théorie des songes

Richard, Jérôme

A Paris, 1766

Stiftung der Werke von C.G.Jung, Zürich

Shelf Mark: Online

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-8079>

[Chapitre XI.-XX.]

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

raison de tout, & qui lorsqu'ils étoient embarrassés se servoient des causes occultes, ou de l'intervention de la Divinité, ont prétendu fixer ce tems à-peu-près. J'en ai dit quelque chose plus haut: en y réfléchissant, on voit qu'il n'est pas possible de l'indiquer. Il a rapport aux tempéramens, qui ont une diversité infinie entr'eux, & qui diffèrent d'eux-mêmes, par rapport aux positions où ils se trouvent, qui sont toutes accidentelles, & sur lesquelles il est dès-lors très-difficile de former quelque jugement certain.



CHAPITRE XI.

Songes simples & composés. Durées des Songes. Réveil.

LA sensation, de quelque nature qu'elle soit, détermine ordinairement l'espèce du Songe. Il y a des sensations intérieures, des mouvemens accidentels du corps, qui produisent le même effet que les sensations extérieures. Ils les rappellent, en communiquant au corps la même disposition qu'auroit

produite la sensation extérieure, & en faisant naître les mêmes Songes. Non-seulement la réparation des esprits animaux, portée à un certain degré de perfection, peut avoir cet effet, ainsi qu'on l'éprouve souvent, mais même une simple particule d'air errante dans le corps & qui y occupe successivement diverses places, produira plusieurs ébranlemens, qui serviront de principe & de modification à nos Songes.

Il faut, à ce sujet, distinguer deux sortes de Songes, les uns simples, les autres composés. Les premiers, sont ceux qui se continuent par la succession d'images semblables, ou d'actes d'imagination de la même espèce; qui ont lieu : 1^o. quand la sensation d'où le Songe est né a été seule, ou s'il y en a eu une seconde, elle n'a été que la réitération de la première : 2^o. quand les objets se trouvent liés dans l'imagination, dans le même ordre qu'ils se sont présentés. Ainsi un coup de vent, ou tel autre mouvement de l'air, ou bruit semblable, excite telle sensation, d'où est né tel Songe; un second, un troisième mouvement de même espèce n'y change rien; il ne fait que la soutenir: mais si quelque cause étrangère, telle que la piquûre d'une

épingle, la morsure d'un insecte, excite une sensation d'une autre espèce; alors le fil des idées est dérangé, l'imagination ne produit plus rien de suivi, elle n'enfante que des monstres, des Songes irréguliers, qui font demander avec étonnement, comment il est possible qu'il se forme un assemblage d'idées aussi bizarres.

On voit delà pourquoi on n'a pas d'ordinaire des Songes simples & conséquens: parce qu'il est très-rare que la première sensation ne soit traversée par une autre contraire, ou qu'un objet ait laissé d'assés profondes traces dans le cerveau, pour que l'ame s'occupe à le considérer avec cette attention suivie, dont elle est capable dans l'état de veille.

Il est difficile de rien avancer de certain sur la durée des Songes; les mouvemens de l'imagination sont si prompts, les idées se succèdent avec tant de rapidité, que nous ne pouvons pas en faire une estime juste, par la comparaison de ce qui se passe pendant le sommeil, avec ce que nous éprouvons des sensations ordinaires dans l'état de veille. Souvent il faut un tems considérable pour saisir & concevoir une idée, non pas tant parce qu'elle est au-dessus de notre portée, que parce qu'il faut écarter une multitude d'autres objets,

d'où naissent des sensations par lesquelles l'ame est distraite de celui dont elle veut s'occuper particulièrement : c'est ce qui n'arrive pas dans le sommeil. L'ame cédant alors au jeu de l'imagination, ne s'occupe que des sujets que lui fournissent les sensations intérieures, elle n'a pas plus de volonté pour l'un que pour l'autre, elle s'y attache à mesure qu'ils se présentent ; mais tout cela se fait avec la plus grande agilité.

Pour juger donc de la durée des Songes, il faudroit pouvoir calculer le tems qu'a duré le profond sommeil, jusqu'à celui auquel a commencé le Songe, ce qui n'est pas possible, & exigeroit une réflexion dont on n'est pas capable en dormant.

Il m'est arrivé souvent de faire avant que de m'endormir des lectures intéressantes. Je ne fermois mon livre & je n'éteignois ma lumière que lorsque je ne pouvois plus vaincre l'accablement : si je restois dans la même situation, il me sembloit continuer ma lecture pendant long-tems, à en juger par la suite des événemens, liés à ceux dont je venois de lire les détails, & sur lesquels mon imagination s'exerçoit ; elle pénéroit en quelque sorte dans l'avenir, par une

continuité de sensations semblables à celles qu'elle venoit de recevoir. Leurs traces avoient si vivement affecté les organes intérieurs du sentiment, que leur mouvement duroit encore assés long-tems pour produire une suite d'images qui, dans leur irrégularité, avoient un rapport immédiat avec celles qui les avoient précédées, dans l'état de veille.

Cette chaîne d'idées ne se rompoit que par un réveil forcé, lorsque le corps, fatigué de la position gênée dans laquelle j'étois obligé de le tenir pour lire commodément, étoit tiré par une sensation douloureuse de l'état d'assoupissement où il étoit tombé. Alors, mon premier soin étoit de regarder si la lumière étoit éteinte, comme j'avois coutume de faire en finissant ma lecture; ces idées étoient donc une suite bien réelle de celles que j'avois eues en veillant.

Quelquefois ce mouvement occasionnoit en moi un réveil entier; alors je pouvois retourner aisément sur les opérations antécédentes de mon ame, la mémoire en étoit fraîche. Quelquefois aussi ce mouvement n'étoit que machinal, & changeant de situation,

je retombois tout de suite dans un profond sommeil.

De cette observation, on doit conclure que les Songes sont détruits en deux manières, ou lorsque nous rentrons dans l'état du profond sommeil, ou par notre réveil.

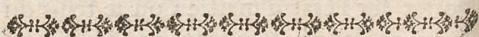
Le réveil est le retour des sensations. Les Songes sont obligés de prendre la fuite, dès que les sensations claires & perceptibles renaissent. Ce sont les ombres de la nuit, que les premiers rayons de la clarté du Soleil forcent à disparaître; si le ciel est pur & serein, si l'horison n'est pas couvert de nuages, l'éclat de sa lumière brillante éclaire rapidement l'hémisphère; elle n'est point interceptée par ces corps obscurs & épais, qui rendent pendant quelque tems son effet tremblant & incertain, qui répandent de la tristesse sur toute la nature. Il en est de même du réveil, si les sensations extérieures agissent librement & sans obstacle; si le corps a pris tout ce qu'il lui falloit de réparations, alors le réveil se fait promptement, le jeu des organes est libre & précis, l'ame raisonnable semble rentrer dans ses droits, & prendre le cours ordinaire de ses opérations, avec cette aisance, cette sérénité, cette gaieté générale, que

l'on voit que le retour du Soleil dans un beau jour de Printems, répand sur toute la nature.

Il n'en est pas de même de ces situations, où le corps dispute long-tems avec l'esprit; où le mouvement a peine à l'emporter sur l'état d'inertie; où le tems du réveil prolongé, est occupé par des instans de sommeil & de mouvement, qui ne sont ni un réveil parfait, ni un profond sommeil, mais un état moyen qui tient de l'un & de l'autre; où les sensations, confuses & foibles encore, ne présentent que des idées imparfaites, qui n'affectent pas l'ame assez vivement, pour qu'elle vainque tout-d'un-coup l'engourdissement du corps, auquel elle est attachée. Cet état, au reste, me paroît moins tenir à la nature, qu'à l'habitude où l'on est de reculer le tems du réveil, autant que l'on peut, pour jouir plus long-tems des douceurs du repos.

Toute notre vie est donc partagée en deux états essentiellement différens: dans l'un tout est réalité, ou est censé l'être; dans l'autre tout est illusion, en ce qu'il n'est qu'une représentation imparfaite de ce qui nous est arrivé, de ce que nous avons désiré, ou des répétitions confuses d'images qui se sont formées dans le

cerveau , à la suite de mille sensations irrégulières , qui cependant ont eu leur origine dans les perceptions claires & distinctes des différens objets qui nous ont occupé pendant la veille.



CHAPITRE XII.

Variété dans les Songes. Activité de l'imagination. Effets différens des sensations.

QUELQUES Songes sont admirables , en ce que l'on y remarque plus de sens , d'esprit , & d'industrie que n'en montrèrent jamais les actions de l'homme éveillé ; leurs parties sont si bien liées , ils présentent des choses si analogues à celles que l'on connoît & que l'on éprouve , que lorsque le songe est fini par le réveil , on doute pendant quelque tems si le jeu de l'imagination n'est point une réalité ; on a peine à croire que tout ne soit pas arrivé comme on l'a rêvé. Mais que l'on n'imagine pas pour cela qu'il y ait rien de surnaturel.

Ne peut-il pas se faire que le corps ,

qui, dans plusieurs circonstances gêne les facultés de l'ame, mette à certains égards moins d'obstacle à leur exercice pendant le sommeil ? L'incertitude, la réflexion poussée trop loin, la variété des sensations, empêchent souvent pendant le réveil que les pensées ne se développent avec autant d'avantage, que lorsque l'ame n'abuse pas en quelque sorte de la puissance qu'elle a de régler l'imagination, suivant un ordre fixe & déterminé.

Dans d'autres Songes tout est découfu, sans vérité, sans ordre. On est tout d'un coup transporté dans les régions les plus éloignées, avec des personnes inconnues ; mille objets nouveaux s'offrent à nous, sans que leur nouveauté nous surprenne ; bien loin delà, il semble que ces objets que nous n'avions cependant jamais vus auparavant, nous soient connus & familiers : au premier abord nous les traitons sur ce pied-là. Nous connoissons certaines personnes, sans sçavoir ni où ni comment nous liames connoissance avec elles, sans même nous mettre en peine de le découvrir, quoiqu'à notre réveil nous ne puissions assez nous étonner d'avoir eu de pareils sentimens. Il nous semble encore avoir eu diverses

expériences de choses qui ne nous étoient jamais venues à l'esprit étant éveillés.

Mais la même sensation intérieure ne peut-elle pas exciter le même jeu dans l'imagination, comme la même sensation extérieure donne nécessairement lieu à la même idée réfléchie? n'est-ce pas le moyen qui établit une certaine liaison entre nos Songes divers, que souvent nous ne nous rappelons pas, mais qui n'a pas existé moins réellement?

Il se peut faire encore que notre ame agisse réellement dans des occasions, où nous croyons qu'elle laisse tout l'empire à l'imagination, & qu'elle soit réellement active, lorsque le préjugé reçu nous la fait considérer comme passive; ce sentiment est celui qui convient le mieux à sa nature.

Si dans les Songes elle ne paroît point agir, & que cette familiarité que nous avons alors avec des objets qui, en tout autre état, nous sont absolument inconnus, ne nous semble qu'une illusion de l'imagination, & un jeu dans lequel l'ame raisonnable n'influe sur rien, c'est qu'alors l'exercice de la mémoire, qui dépend des sensations, est totalement suspendu, & ne nous représente aucune idée des
Songes

Songes passés & de leurs sujets, relatifs à quelque sensation, qu'il n'est plus possible de nous rappeler.

Il faut observer ici que lorsque nous sommes éveillés, la surprise qui nous saisit à la première vue d'un objet, naît de notre réflexion sur une suite d'objets précédens qui n'avoient aucun rapport à celui-là, en sorte que nous ne pouvons marquer le tems précis où il a commencé à nous paroître.

Supposé donc que dans toute l'étendue d'un Songe, on n'imagine aucun tems qui ait précédé la présence phantastique de certains objets dont on est fortement occupé; en vain il aura été inconnu jusqu'alors: l'ame, qui ne se replie point sur elle-même, dans cet état, le trouvant établi par le jeu libre de l'imagination, le considère comme s'il lui étoit tout-à-fait connu, sans s'inquiéter davantage de la cause de cette connoissance nouvelle, que de celle du Songe.

Cependant, il ne me paroît pas libre de conclure de-là qu'il puisse, même dans cet état, s'exciter dans notre ame des idées tout-à-fait indépendantes de leur fondement raisonnable, c'est-à-dire des sensations qui, en vertu des loix préétablies, en sont la cause.

Ainsi , qu'un homme accoutumé à s'exercer à des travaux qui sont du ressort de l'esprit , imagine en songe d'entendre un discours éloquent , ou quelque production de ce genre , d'une grande perfection , quoique la matière lui en paroisse tout-à-fait nouvelle , & que l'image s'en imprime de façon à tenir l'imagination dans une application réfléchie , qu'elle ne donne pas ordinairement aux sujets qui l'exercent ; cependant toute la connoissance que l'on en peut avoir , se borne à un sentiment confus d'applaudissemens & de satisfaction , sans que l'on puisse rendre aucune raison détaillée des motifs qui ont pu l'exciter , quoique l'objet tiennne aux sensations que l'on éprouve le plus fréquemment.

C'est donc en vain que la curiosité de pénétrer dans l'avenir , & la vanité de donner un air d'importance aux fantaisies les plus extravagantes , ont voulu trouver à la plûpart des Songes une cause surnaturelle. L'imagination seule suffit pour les produire , & leur donner cette variété qui nous étonne , quand nous ne remontons pas à sa cause première , à l'imagination , qui trouvant le champ libre & abandonné par la raison , la mémoire & les sens , se livre à tous les

écarts qui peuvent être occasionnés par l'action intérieure des organes des sensations, sur-tout lorsque rien ne peut ramener l'ame en elle-même, ni l'avertir de réfléchir sur sa propre action.

C'est donc la faculté imaginative de l'ame qui produit les Songes; elle s'exerce pendant le sommeil, & se déploie sans obstacle. Elle suffit à toute la variété, à toute la bizarrerie des rêves, considérés dans l'ordre naturel, c'est-à-dire dans leurs rapports divers avec l'âge, le tempérament, les maladies ou affections du corps, la différence des occupations, & toutes les autres causes que j'ai déjà rapportées, car c'est toujours dépendamment d'elles que l'imagination agit dans ces occasions.

Les variations des Songes dans les personnes différentes, n'est pas moins facile à comprendre; on ne peut même s'en étonner, que dans le cas où l'on supposeroit qu'une sensation semblable auroit dû produire le même Songe dans tous ceux qui l'auroient éprouvé.

Mais, 1°. il est constant qu'une impression extérieure quelconque, ne produit que rarement la même sensation dans deux individus différens, & qu'il n'y a pas deux hommes qui voient, qui enten-

dent, & qui exercent les autres sens, précisément de la même façon & au même degré. 2°. Plusieurs sortes de formes phantastiques, ou de jeux de l'imagination, peuvent être mis en mouvement par un son, un bruit, ou une situation quelconque, & les images formées en conséquence, répondront aux idées qui nous sont les plus familières; la scène est dans notre cerveau, & c'est de son état que dépendent l'étendue, la durée ou la variété du spectacle que l'imagination y représente. Enfin quand on seroit forcé d'admettre qu'une sensation égale produiroit précisément la même idée dans différens sujets, la suite cesseroit d'être semblable, parce qu'elle tiendroit à une organisation tout-à-fait différente.

Dans l'ordre commun des choses, la diversité d'idées sur le même sujet est si sensible, qu'elle doit nécessairement être admise dans les personnes les mieux éveillées & les plus sensées. J'en suppose plusieurs de même âge & de même état, placées également à un spectacle qu'elles voient toutes d'un même point de vue: si elles veulent être de bonne-foi sur ce qui se passe en elles, on n'en trouvera pas deux qui aient le même ordre

d'idées & au même degré pendant un intervalle de tems un peu suivi. Elles ont cependant en apparence les mêmes sensations à éprouver, & le même objet à considérer.

On n'en fera pas étonné si l'on part d'un principe sensible & connu, pour aller à un objet beaucoup plus relevé & plus difficile à comprendre: quoique tout ce qui y a rapport se passe en nous, & nous constitue dans notre manière d'exister. Ne voyons-nous pas que le mouvement imprime sans cesse de nouveaux changemens à la matière, dans les états successifs où il la place, malgré la résistance naturelle des corps sur lesquels il agit? Qui oseroit entreprendre de décrire les effets de la fermentation ou de la végétation sur les différens corps? Que l'on compare & que l'on juge combien la diversité des déterminations de l'ame doit être au-dessus, en égard à la souplesse des organes & à la légèreté de l'imagination.

Son état, dans les Songes, conformément aux loix qui l'unissent au corps, est une conséquence du sommeil, nécessaire à l'entretien de celui-ci; c'est cette raison seule qui distingue vraiment le Songe de la folie, celle-ci n'étant qu'un accident.

qui n'a aucun rapport avec la constitution essentielle de la nature humaine ; au lieu que le sommeil est évidemment relatif à cette constitution.

La différence entre le sommeil & la veille , est donc en ce que , dans le second état , rien n'arrive sans raison suffisante ; les événemens sont liés entr'eux d'une manière naturelle & intelligible. On y est si habitué , que s'il se présente quelque chose d'extraordinaire , & qui au premier coup-d'œil paroisse inconcevable , on examine si on ne rêve point , & si on est bien éveillé. Ainsi les imaginations , soit volontaires , soit involontaires que nous avons durant la veille , se reconnoissent pour ce qu'elles sont , par la réflexion de l'ame sur la force supérieure des sensations que nous recevons de la présence des objets réels ; mais venant à cesser , lorsque nous dormons , par l'inaction des sens , le relâchement des nerfs , & l'absence des objets : delà naissent l'illusion des sens & leur extravagance.

Cudworth
L. 3. de la
Moral-éter.
& *imm.*

Un sc̄avant Anglois a remarqué très-sagement à ce sujet , que dans les hypochondriaques , les frénétiques , & tous ceux qui sont agités de violentes passions , l'émotion irrégulière des esprits venant à absorber l'action des sens , cette situation

de vient entre les mains de la justice Divine, un moyen terrible pour faire de l'ame son propre bourreau, sans qu'il soit besoin de recourir à une autre idée de vengeance. Delà les terreurs des mourans, lorsque les sens sont affoiblis par la force de la maladie : l'ame ne pouvant plus régler l'imagination, est abandonnée à l'effet des craintes, qu'un retour libre & raisonné sur elle-même, lui avoit inspirées antérieurement, & que rien ne peut alors calmer ni arrêter, parceque le sommeil de la mort qui approche, ne laisse que plus de liberté aux écarts effrayans de l'imagination, qui ne finissent que lorsque l'action des organes intérieurs des sens, cesse avec le principe de vie.

Dans tous ces différens états, on reconnoît donc toujours la double propriété inséparable d'une nature immatérielle ; l'intelligence & l'activité, qui ne cessent de se faire sentir & d'être une preuve continuelle de l'immatérialité de l'ame. La liaison même qu'elle met dans les Songes, les images qu'elle forme, n'en sont-elles pas encore une preuve sensible ? Il est vrai qu'elle ne peut alors faire un usage raisonnable & moral de ces facultés ; il est réservé pour le tems de la

veille, quoique dans cette situation, embarrassée qu'elle est des organes du corps, souvent il ne lui paroisse pas possible de démêler exactement la suite de ses opérations.

Après notre naissance, nous sommes passés, sans nous en appercevoir, d'un état de confusion & d'obscurité, peut-être d'un Songe continuel, à un état partagé entre le Songe & la vérité; il faut y passer pour arriver à un nouvel ordre de choses qui se développera, lorsque l'ame, débarrassée des entraves où elle est actuellement retenue, n'aura plus que des idées toujours claires & perceptibles. Sa destination originelle la porte à cet état de perfection.



CHAPITRE XIII.

*Discussion du sentiment de M.
Locke sur l'action de l'ame.*

J'AI déjà dit plusieurs fois que l'ame est immatérielle; qu'elle agit & pense continuellement; que même pendant le sommeil elle ne tombe pas dans l'inaction où le corps est plongé; qu'alors elle a
une

une manière d'être & d'agir, indépendante de l'état actuel des sens.

Le célèbre Locke, dans l'essai sur l'entendement humain, ne paroît pas être de cet avis; il avance à ce sujet des propositions qui couvriroient des ténèbres les plus épaisses le sentiment de la spiritualité de l'ame, s'il étoit possible qu'une vérité aussi intéressante fût offusquée par les apparences de l'erreur. C'est ce que j'ai cru important d'examiner ici, surtout pour ce qui a rapport à l'état de l'ame, pendant le sommeil & dans les songes.

» Nous sçavons certainement par ex-
 » périence, dit Locke, que nous pensons
 » quelquefois; d'où nous tirons cette
 » conclusion infaillible, qu'il y a en
 » nous quelque chose qui a la puissance
 » de penser: mais de sçavoir si cette sub-
 » stance pense continuellement ou non,
 » c'est de quoi nous ne pouvons nous
 » assurer, qu'autant que l'expérience
 » nous en instruit.....

L. 2. c. 1.
 par. 10.

Mes réponses à ces difficultés seront simples & précises. L'ame pense continuellement, c'est ce qui constitue sa manière d'être, ainsi que je l'ai dit ailleurs. Ce n'est point poser en principe ce qui est en question: car nous ne

pouvons pas imaginer un instant où l'ame n'agisse, soit dépendamment des sensations extérieures, soit par la faculté imaginative. Si nous n'avons pas une connoissance distincte de la continuité de ses opérations, c'est qu'il est également prouvé que lorsque la matière cesse d'agir, par la cessation des sensations extérieures, la réflexion sur les opérations de l'ame est interrompue, & alors nous ne pouvons rien prononcer sur ce qui se passe : nous sentons seulement à notre réveil que l'action de l'ame n'a pas cessé, qu'elle n'agit pas en vertu d'un mouvement nouveau qui lui soit imprimé : elle ne fait que continuer dans sa même manière d'être. Nous sçavons que le Soleil est dans un mouvement continuel, & parceque nous le perdons de vue pendant une moitié de l'année, personne ne s'avise de douter de son action sur l'hémisphère qu'il éclaire, pendant que le nôtre est dans l'obscurité, quoique nous ne ressentions alors aucun de ses effets bienfaisans.

Lock. *l'id.*

» Or j'en appelle à tout le genre hu-
 » main, pour sçavoir s'il est vrai que
 » cette proposition : *L'ame pense toujours,*
 » est évidente par elle-même, de sorte
 » que chacun y donne son consentement,

» dès qu'il l'entend pour la première fois.
 » Je doute si j'ai pensé la nuit précédente
 » ou non....

Quiconque admettra la spiritualité de l'ame, ne doutera pas un instant de la vérité de cette proposition : *L'ame pense toujours* ; elle aura pour lui toute l'évidence dont elle est susceptible. Car ce n'est pas une pure question de fait, comme le suppose M. Locke, c'est une question de sentiment, que la conscience de ce qui se passe intérieurement, & la réflexion prouvent plus évidemment que tous les longs raisonnemens que l'on pourroit faire à ce sujet. Dire que l'on doute si l'on a pensé la nuit précédente ou non, quelque mérite que l'on ait d'ailleurs, ce n'est pas jeter un nuage sur une chose évidente par elle-même, c'est seulement prouver que les plus grands génies donnent dans des écarts, pour lesquels ils ont d'autant plus de complaisance & d'attachement, qu'ils les regardent comme des productions particulières de leur esprit transcendant, comme l'effet de leurs réflexions profondes, & une suite de leurs vues pénétrantes & étendues, auxquelles il n'est pas donné au vulgaire d'arriver.

» Je n'ai qu'à supposer, dit-il, que <sup>Lock. u³²
sup.</sup>

» toutes les pendules pensent , pendant
 » que le balancier est en mouvement , &
 » dès-là j'ai prouvé suffisamment & d'une
 » manière incontestable , que ma pen-
 » dule a pensé durant toute la nuit pré-
 » cédente....

Quand on est capable d'apporter sérieusement une pareille comparaison en preuve des raisons que l'on a de douter , si l'ame pense toujours on peut avancer : sans crainte d'être contredit , que l'on doute si l'on a pensé la nuit précédente ou non. Quoi , l'ame n'aura pas plus de pouvoir sur le corps , que le balancier sur une pendule ! son effet sera aussi mécanique & aussi monotone ! Les effets admirables de la pensée , de la réflexion , de la mémoire & de l'imagination n'auront rien au-dessus de ceux d'une machine simple , dont l'effet est un , nécessaire & forcé , tant que le balancier est en mouvement , & que les roues peuvent recevoir l'impression qu'il leur communique. Je ne pourrois apporter en preuve contraire que ce que j'ai dit ailleurs au sujet des Songes. Que seroit-ce si j'avois à traiter des merveilleuses opérations de l'ame dans l'état du réveil , où elle dispose à son gré & en souveraine des idées différentes qui

lui viennent par les sensations, dont elle rejette l'une pour s'attacher à l'autre, qu'elle quitte ensuite quand il lui plaît, pour donner l'existence à une nouvelle pensée.

Mais, pour opposer comparaison à comparaison, je demande à M. Locke & à ses partisans, s'ils peuvent douter du mouvement continuel qui se fait dans le corps, ou la substance animale, même dans le tems du sommeil le plus profond, & de sa plus grande inertie. Ce n'est qu'au moyen de ce mouvement, continué dans les fluides, & qui agit immédiatement sur les solides, que se fait la réparation & l'entretien de cette substance, qui en a un besoin journalier. Quel est le Philosophe qui se soit apperçu autrement que par les effets de ce mouvement continuel? cependant, quoiqu'il n'en ait pas de connoissance réfléchie, il n'a jamais dit qu'il en doutoit; la propre existence se seroit élevée en preuve contre lui.

J'avoue qu'il n'est question ici que de choses palpables & matérielles, cependant fort au-dessus du mouvement de la pendule, & qui peuvent donner une idée de l'état de l'ame pendant le som-

meil, que la réflexion prouve penser continuellement.

Si l'on se fût apperçû un instant que l'ame a été sans penser ; si dès que l'on se réveille, ou lorsque l'on cède à l'accablement du sommeil, on ne sentoît pas que l'ame agit ; que dans le premier état elle tire le corps de l'engourdissement où il étoit plongé ; que dans le second elle conserve sa manière d'être & d'agir, même lorsque le corps n'est plus susceptible des sensations extérieures, & qu'il est dans l'inaction la plus complete, pareil doute seroit excusable : mais tout assure le contraire.

L'instant même de la mort, prouve qu'elle agit & qu'elle agira indépendamment des organes, par les efforts qu'elle fait pour se replier sur elle-même, & conserver les sensations auxquelles elle est habituée. J'ai vu mourir un très-habile homme, qui dans les apches du dernier instant, conserva cette tranquillité que l'on ne doit attendre que d'une conscience pure. A la suite d'une agonie occasionnée par les angoisses violentes de la goutte, qui interceptoit les principes de la respiration & du mouvement, lorsque je ne lui croyois

plus de sentiment ; prêt à rendre son dernier soupir , cet homme vraiment respectable se réveille comme d'un sommeil profond , ne se plaint pas des douleurs qu'il avoit éprouvées , le principe du sentiment étoit déjà anéanti : mais les sensations extérieures ne lui présentoi-ent plus d'idées , il s'en apperçut , il ne voyoit plus , à peine entendoit-il encore , & il me dit , où suis-je ? d'où sors-je ? mon ame ne pense plus. Paroles mémorables , qui prouvent évidemment que son ame pensoit bien vraiment alors , qu'elle étoit occupée à mettre ses idées dans le bel ordre où il étoit accoutumé de les avoir. Il y trouvoit un obstacle momentané , dans la confusion des organes intérieurs , que le principe vital abandonnoit , & qui cessoit d'agir dans le tems même qu'il me parloit. Cette ame passoit sans doute à un nouvel ordre de perceptions plus nettes & plus vraies que celles qu'il avoit eues jusqu'alors. Il expira l'instant d'après , & certainement plus de trois heures auparavant , il n'étoit plus capable d'aucune sensation extérieure : cependant son ame pensoit & agissoit , & une ame de cet ordre est faite pour en démontrer la spiritualité & l'action continuelle.

Par quel pouvoir cela se fait-il ? c'est ce qu'il ne faut pas entreprendre de sçavoir. En vain on tentera de découvrir dans une cause spirituelle, la circonstance même qui la rend propre à atteindre son effet. Car qui oseroit prétendre d'être instruit de la nature de l'ame humaine, & de son aptitude à produire des idées ? Cette production est une vraie création, où de rien se fait quelque chose ; ce qui exige une puissance si grande, qu'à peine l'ose-t-on accorder à un être créé ; elle tient à l'essence même de l'infini, & ne peut que conduire au sentiment intime de la noblesse de l'ame & de son immortalité. Dans l'état actuel, elle ne sent ni ne conçoit même rien de pareil. Nous ne nous appercevons que de l'événement, c'est-à-dire de l'existence d'une idée, à la suite d'un commandement de la volonté, mais la manière dont cette opération s'acheve, & le pouvoir qui la réalise, échappent à notre connoissance.

» Je ne dis pas qu'il n'y ait point
 » d'ame dans l'homme, parceque durant
 » le sommeil l'homme n'en a aucun sen-
 » timent ; mais je dis que l'homme ne
 » sçauroit penser, en quelque tems que
 » ce soit, soit qu'il veille ou qu'il dorme,
 » sans s'en appercevoir.

Locke. *ibid.*

L'homme s'apperçoit qu'il pense, par la réflexion aidée de la mémoire, c'est-à-dire par la réaction de l'ame sur le corps, ce qui ne peut se faire d'une manière distincte & parfaitement sensible que dans l'état de réveil; parce qu'alors les sensations intérieures étant nettes & précises, & d'accord avec les sensations extérieures, la mémoire représente fidèlement à l'homme, l'état de l'ame & de ses pensées, en vertu des loix préétablies, qu'il faut aussi nécessairement admettre, que l'union des deux substances spirituelle & corporelle qui constituent l'homme.

Comme la même chose se passe souvent dans le sommeil, & que l'ame réagit alors d'une manière assez forte sur les organes des sensations, pour conserver le souvenir des Songes ou pensées suivies, qu'elle a eu dans l'état où l'on suppose qu'elle ne pense pas: ce qui arrive alors, dis-je, n'est-il pas la preuve complete que l'ame pense toujours, & que si l'homme n'en a pas l'appréhension distincte, c'est qu'il y a des tems où le corps est plongé dans un engourdissement si profond, que l'ame ne peut pas vaincre les obstacles dont elle est enve'loppée, que le poids de la

matière fait violence à l'esprit, & concentre toute son action dans la faculté imaginative.

Ibid. par. xi.

J'avoue avec M. Locke qu'il n'est pas aisé de concevoir qu'une chose puisse penser, & ne point sentir qu'elle pense. Ne faudroit-il pas pour cela être entièrement dégagé du poids de la matière ? Si l'ame étoit unie à une seconde substance spirituelle comme elle, & qui cependant lui fût subordonnée, elle sentiroit continuellement son empire, elle jugeroit de son action & pourroit en rendre compte : mais dans l'état connu des choses, où le corps est l'instrument & la source de la plûpart des passions & des idées qui occupent l'ame, en vertu de son union nécessaire avec lui, est-il étonnant que nous mortels qui ne pouvons juger que des choses qui sont à notre portée, de ce que les sens nous offrent, nous soyons souvent dans l'ignorance de ce qui occupe une substance purement spirituelle, qui agit alors en quelque manière indépendamment du corps, ou au moins qui n'a aucun rapport actuel avec les sensations, qui sont la source ordinaire de nos idées.

C'est sous cette face que cette question vaut la peine d'être considérée par un homme qui veille, mais non pas pour

l'établir de façon qu'il semble que l'ame puisse être réduite à un état d'inertie, qui ne convient qu'à une substance matérielle, ou bien pour mettre une distinction réelle entre un homme dormant & un homme éveillé, & pouvoir dire...

» Si tandis que le corps est accablé de
 » sommeil, l'ame a ses pensées, ses senti-
 » mens, ses plaisirs séparément & en
 » elle-même, sans que l'homme s'en
 » apperçoive & y prenne aucune part,
 » il est certain que Socrate dormant, &
 » Socrate éveillé n'est pas la même per-
 » sonne, & que l'ame de Socrate, lors-
 » qu'il dort, & Socrate qui est un com-
 » posé de corps & d'ame lorsqu'il veille,
 » sont deux personnes; parce que Socrate
 » éveillé n'a aucune connoissance du
 » bonheur ou de la misère de son ame,
 » qui y participe toute seule pendant qu'il
 » dort....»

Raisonnement captieux, proposé de manière à faire illusion, mais qui porte sur un principe faux, en ce qu'il suppose nécessaire que l'homme, ce composé de corps & d'ame, puisse & doive toujours sçavoir d'une manière réfléchie ce qui occupe sa partie spirituelle, lorsque sa partie matérielle est dans la nécessité indispensable de se livrer au repos pour

faire la réparation qu'exige son entretien, & qui suppose qu'il l'ignore, en fait deux personnes distinctes. Il faut fermer les yeux sur la constitution de l'homme, pour avancer pareil raisonnement, avec quelque espérance d'en être cru sur sa parole.

Il n'est pas douteux que l'homme dormant ne sache quelquefois ce qui occupe son ame pendant le sommeil, lorsque les sensations intérieures desquelles résultent certaines images suivies, ont assez de force pour rester dans la mémoire, qui les représente au réveil.

Mais cela n'arrive pas toujours, & suivant M. Locke, ce troisième état, qui n'est ni un sommeil profond, ni un réveil, devrait constituer une troisième personne, & faire un Socrate songeant, distingué de Socrate dormant ou éveillé: ce qu'il paroît avoir oublié pour ne pas multiplier les façons d'être, & établir un état mitoyen, duquel il auroit été forcé de conclure que l'ame agit continuellement.

Il n'auroit pas avancé qu'il est impossible de convaincre ceux qui dorment sans faire aucun songe, qu'ils pensent pendant leur sommeil: il n'auroit pas regardé comme de nul poids, l'ob-

jection à laquelle il ne se donne pas la peine de répondre; lorsque l'on dit que les hommes font des songes dont ils ne se souviennent point. Il semble dans cette circonstance assez importante, s'être appuyé plutôt sur le témoignage de gens qui réfléchissoient peu sur l'état de leur ame & ses opérations, que sur le sien propre. A en juger par ses ouvrages, cet homme devoit être assez penseur pour se livrer souvent à des réflexions qu'il pouvoit trop loin, qui l'occupent dans le sommeil, ou qui même dans l'état de veille le plongeent dans ces rêves profonds & suivis, dans lesquels l'ame agit plus par ses propres facultés qu'en conséquence des sensations extérieures.

Il ne s'ensuit pas non plus que les pensées d'un homme endormi doivent être plus conformes à la raison que celles d'un homme éveillé. Locke. *ibid.*

M. Locke auroit dû dire ce qu'il entend par le mot de *raison*: s'il la prend dans le sens physique ou dans le sens moral? Dans le premier, la raison n'est que la faculté qu'a notre ame de comparer ensemble plusieurs idées, & de tirer diverses conséquences des rapports qu'elles ont les unes avec

les autres. Ce rapport ne peut se faire ; quant à notre état actuel , qu'autant que ces idées sont conformes aux objets sensibles, & qu'elles sont assemblées de façon qu'elles n'offrent rien dans leur suite de disparate ou de bizarre ; or , tant que les organes sont dans une juste disposition , les Songes même sont conformes à cette raison physique.

Si , comme je l'ai dit ailleurs , on est étonné de se rappeler une suite d'idées qui n'ont aucune relation immédiate entr'elles ; c'est que l'ame étant alors dégagée de la servitude des sensations extérieures , à la suite desquelles elle forme ses idées , ses opérations sont d'une promptitude & d'une agilité à laquelle l'homme , ce composé d'esprit & de matière , ne peut atteindre que par une réflexion pénible , lorsqu'il agit dans l'état de veille , c'est-à-dire d'après les organes ordinaires du sentiment.

Une preuve de cette vérité , c'est l'étonnement où sont la plupart de ceux qui entendent discourir une personne dont les idées sont vives & multipliées. Ils ne peuvent ni la suivre , ni la concevoir , tant il paroît peu d'ordre dans ses idées : la cause en est que celui qui parle , répond plutôt à l'activité de son

ame, qui le dirige, & qui lui présente une suite d'idées bien liées les unes avec les autres, qu'à la capacité de ceux qui l'écoutent.

Il n'est pas question ici, sans doute, de cette raison morale, qui n'est autre chose que l'idée du bien & du mal que Dieu a gravée dans le cœur de l'homme.

Quant à la première espèce, il me semble que l'on peut conclure légitimement de ce qu'on connoît à ce que l'on ne connoît pas, que l'ame, toujours occupée d'une suite d'idées relatives à son état, les conserve & les rappelle lorsqu'il est à propos de les mettre en usage, sans qu'il soit nécessaire que nous nous souvenions quand nous avons eu telle idée qui nous paroît neuve, ou qui se lie naturellement à celles qui nous viennent en vertu des sensations, qui nous déterminent à agir ou à penser de telle ou telle manière.

Ne pourroit-on pas dire encore que ces idées sont la nourriture de l'esprit, ce qui le satisfait, le délasse, & le soutient dans l'action continuelle à laquelle il est livré, & qu'elles sont relatives à l'état des perceptions ordinaires de chaque individu.

Ainsi, la nature n'aura rien fait en vain; on comprendra sans peine que

notre Créateur, dont la sagesse est infinie, ne nous a pas donné la faculté de penser qui est si admirable, & qui approche si près de l'excellence de son être incompréhensible, pour être employée d'une manière inutile, la quatrième partie au moins du tems qu'elle est en action.

Si l'ame pense constamment & sans interruption, sans cependant se rappeler la plûpart de ses pensées; elle ne laisse pas d'en retirer un avantage réel, pour elle-même & pour les autres, en ce qu'elle forme alors cette multitude d'idées qui servent à la régler, à l'éclairer & à la conduire, relativement à l'état où le Créateur l'a placée dans l'ordre du monde.

En adoptant ce sentiment, on évite certainement l'excès de ceux qui ne regardent l'ame que comme un assemblage des parties les plus subtiles de la matière; & on retrouve toujours la même personne dans Socrate dormant, éveillé, ou songeant. Peut-être même que Socrate dormant, contribuera beaucoup, sans s'en appercevoir, à la perfection de Socrate éveillé; peut-être aura-t-il puisé dans les idées que son ame aura eues dans le sommeil, cette suite de belles maximes,

maximes, dont nous admirons la pureté. Qu'importe comment la chose se fasse, que nous le sachions ou que nous l'ignorions, pourvu que nous en retirions le fruit, & que tout en nous réponde à la fin sublime pour laquelle nous avons été formés.



CHAPITRE XIV.

Action de l'ame, diversifiée dans les Songes, relativement à l'état du corps. Distractions. Causes de l'habitude.

L'AME est donc perpétuellement occupée de quelques images, son état de spiritualité ne lui permet aucun instant d'inaction; elle n'est pas même libre d'être autrement; c'est un feu dont l'existence est l'action. Mais, ne peut-on pas porter ses vues plus haut, & la comparer avec l'Intelligence suprême, dont elle est l'image la plus sensible que nous connoissons; c'est par ses facultés que nous pouvons nous élever jusqu'à la contemplation du Souverain Etre, les sens

ne nous fournissent rien qui nous en donne une idée. C'est donc d'elle-même, de sa puissance de penser & de réfléchir, qu'elle s'élève à la connoissance de son Créateur : c'est du sentiment implicite qu'elle a de son action continuelle, qu'elle se fait une idée de l'Agent suprême qui a tout fait & qui conserve tout.

J'ai déjà dit que les Songes même sont la preuve de sa spiritualité ; il n'y a qu'une substance de ce genre qui puisse les former. A quelle autre puissance attribuerait-on cette suite d'idées réfléchies & raisonnables qui se succèdent pendant la tranquillité du sommeil, qui nous présentent une scène réglée de conversations suivies avec les mêmes personnes, un ordre de demandes & de réponses, aussi bien disposé qu'il pourroit se faire dans l'état de veille le plus réfléchi ; quoique l'action se passe dans des lieux qui nous paroissent inconnus, & que nous croyions nous trouver avec des personnes que nous voyons pour la première fois : ces songes sont si bien liés, qu'il nous arrive de nous éveiller parfaitement, de nous rendormir après, & de conserver la même suite d'idées & de raisonnemens. Si on songeoit tou-

jours avec cet ordre, on ne douteroit pas de l'action continuelle de l'ame.

La cause naturelle de cette heureuse tranquillité & de ce bel ordre, est la juste proportion & le cours égal des esprits animaux, qui nous constituent dans cet état de paix intérieure, que l'on ne doit qu'à la tempérance & au calme des passions. Ne peut-on pas dire que dans ces instans l'ame jouit d'une manière sensible de la récompense que lui mérite dès-à-présent son attention à régler les appétits défordonnés du corps, suivant les loix de la droite raison, & à ne pas céder aux écarts d'une imagination dérégée, qui lui fait trop souvent chercher le bonheur & le repos, dans des objets qui ne peuvent que la jeter dans l'agitation & le désordre. Elle domine alors souverainement, & la douce équité de son empire se fait sentir, même dans l'état où elle agit indépendamment des sensations extérieures, & des organes corporels.

Au contraire lorsque quelque passion violente met le sang dans un mouvement précipité, ou une fermentation ardente, lorsque l'estomach est surchargé de nourriture, & travaillé de quelque indigestion, si l'ame réfléchit sur elle-

même pendant le sommeil, elle ne voit que trouble & désordre dans ses idées; l'imagination saute d'un objet à un autre; ses caprices sont d'une extravagance qui surprend, & qui ne ressemble en rien à ses actes ordinaires. On y reconnoît encore les marques d'une puissance spirituelle, mais qui ne paroît plus susceptible d'ordre & de beauté: & cela vient sans doute de ce que la partie inférieure de l'homme a trop d'empire sur la partie supérieure. L'ame, qui s'est laissé subjuguier, paroît ne pouvoir plus agir que dépendamment des organes intérieurs des sensations dont même elle n'est plus assez forte pour régler le mouvement. Enfin elle n'est plus dans son état naturel; elle agit, mais d'une manière si inférieure à elle-même, à sa pénétration, à sa spiritualité, que la suite que l'on observe dans ses idées est une preuve complète du désordre où elle se trouve; quoique l'on reconnoisse qu'elle agit toujours, & que l'imagination seule n'est pas capable de produire, par ses propres forces, même cette suite déordonnée de spectres & d'autres représentations phantastiques.

Ce qui prouve qu'elle est intervenue dans la formation de ces Songes extrava-

gans, c'est qu'elle en conserve la mémoire, ce qu'elle ne peut faire qu'en se les rappelant de nouveau, & en forçant l'imagination à les lui représenter, comme tout autre objet qui l'a occupée & qu'elle veut reproduire.

Elle jouit donc de son empire, même dans le mouvement précipité du sang & des fluides, & le dérangement des organes intérieurs des sensations, qui ne semblent plus capables de présenter les objets que sous des formes extraordinaires & fort étendues au de-là de leurs bornes : alors il semble que l'ame ne soit plus capable de mettre aucun frein à l'imagination, qui saute d'un objet à un autre sans règle & sans proportion.

On peut prendre une idée de ces caprices, en les comparant aux rêves que l'on fait en veillant, lorsque l'ame semble permettre à l'imagination de s'étendre à son gré ; à ces châteaux en Espagne que l'on élève si rapidement ; à cette suite d'aventures heureuses ou sinistres, dont l'ame forme la chaîne, mais qui n'ont pas plus de réalité que la plûpart des songes les plus extravagans.

On doit donc considérer l'ame, non-seulement comme spectatrice dans les songes, mais encore comme actrice prin-

cipale. Ceux qui sont tranquilles, offrent une suite d'actes bien réglés, qui ne peuvent appartenir qu'à l'ame exerçant tranquillement ses droits. Outre les exemples que j'en ai déjà rapportés, le Muratori raconte, qu'ayant vu en songe un homme de très-bonne maison qui lui sembloit élevé au Cardinalat, & lui promettoit gracieusement sa protection, il lui répondit par ce vers :

*Tract. della
forza della
fantasia hum.
c. 6.*

Et quum multa queas, fac quoque multa velis.

qu'il fit sur le champ pendant le cours du songe, & qu'il se rappella assez bien à son réveil pour le transcrire : il ne se souvenoit pas de l'avoir lu dans aucun auteur, & il ajoute que depuis long-tems il n'avoit plus l'habitude de faire des vers latins ; il remarque encore, qu'il n'y avoit personne dans l'état Ecclésiastique, du nom de celui qu'il croyoit avoir vu en songe.

Or, il n'est pas possible de penser que l'imagination, qui est une puissance purement matérielle, & tout-à-fait dépendante des organes, puisse concevoir & arranger une suite d'événemens conséquens, former des raisonnemens, bien moins encore, composer des vers ou produire tout autre acte qui ne peut être

que l'effet d'une puissance spirituelle : il faut donc nécessairement admettre l'action de l'ame dans tous les Songes.

Car l'imagination, proprement dite, ne doit être considérée que comme le lieu où l'ame se forme les images des objets, en les imprimant sur les fibres du cerveau. Plus les vestiges des esprits animaux, à l'aide desquels elle en forme les traits, seront distincts & marqués, plus les images seront fortement imprimées. La force de l'imagination consiste donc dans la disposition du cerveau, qui le rend capable de traces extrêmement profondes; la foiblesse dans la raison contraire : mais son activité, son aptitude à saisir les objets & à les représenter, ne dépend que de l'ame, secondée par la disposition heureuse des organes. Au reste, comme la baze de ses opérations tient aux esprits animaux, il est aisé de concevoir que l'habitude de l'exercer la rend plus souple & plus capable de se prêter aux services différens que l'ame en exige.

Dieu ayant donc placé dans la tête de l'homme vivant, ces deux puissances, l'ame raisonnable & l'imagination; la première purement spirituelle, la seconde matérielle, son intention a été que l'ame

commande & que l'imagination obéisse. C'est pourquoi, dans l'état ordinaire, parmi les idées que les organes intérieurs des sensations & l'imagination présentent à l'ame, elle choisit celles qu'elle veut combiner ensemble pour former ses raisonnemens.

Cependant, ces deux puissances ont chacune leur force propre, & c'est le degré de cette force qui détermine leur empire plus ou moins sensible. On ne peut pas nier que l'action impétueuse de la partie matérielle, ne soit souvent la cause des grands désordres que la partie spirituelle est contrainte de souffrir, & qui même l'affectent au point de la réduire à une sorte d'inaction qui la dégrade, au moins pour le tems où la fantaisie extravagante domine.

Car dès que les sens extérieurs portent à l'imagination quelque objet, l'ame ne peut s'empêcher de connoître l'idée ou l'image nouvelle qui vient s'imprimer dans le cerveau: quoiqu'elle soit alors occupée de la contemplation d'un sujet qu'elle a choisi elle-même, l'imagination importune fait effort, opère des distractions incommodes, en présentant à l'ame des images fort différentes de celles auxquelles

quelles elle s'applique, & entraîne une partie de son attention.

Ce que l'on ne doit point attribuer à deux principes ou à deux ames, l'une sensitive & matérielle, l'autre purement spirituelle; comme l'ont prétendu ceux qui ne connoissoient pas assez la force habituelle des sensations, & leur correspondance avec le siège de l'imagination: mais plutôt à la fermentation du sang, au mouvement des fluides, à la vivacité de certaines images auxquelles ont donné lieu les passions d'intérêt, d'amour ou de haine, & qui ayant acquis trop d'empire par la facilité avec laquelle on s'y est livré, cherchent à dominer dans l'ame, lors même qu'elle est le plus éloignée de vouloir leur céder.

Il semble encore que ces passions violentes ont tellement disposé l'ordre des sensations, le mouvement & la configuration des organes par lesquels elles se font & parviennent jusqu'à l'ame, que tout ce que nous disons & tout ce que nous pensons nous y ramène malgré nous. C'est de-là que l'habitude prend sa force; on a donc raison de la craindre, & de dire que c'est une seconde nature.

En vain l'ame a la connoissance des excès de l'imagination & de la force

des sensations habituelles qui lui ont présenté si souvent les mêmes objets, que la moindre chose qui y a rapport, les fait renaître & l'en occupe malgré elle; en vain elle veut se débarrasser de ces images incommodes; elle leur a laissé prendre trop d'empire dans leur origine, elle s'est laissé séduire par l'apparence du plaisir qu'elle y trouvoit, & les sens ont pris une forme qui les détermine constamment à la même manière d'agir. En vain leurs organes s'affoiblissent; le cours des esprits animaux, qui se distribue toujours également, contribue au renouvellement des mêmes sensations, & à retenir par leur moyen l'ame dans une servitude dont elle-même a forgé les chaînes, en se livrant avec trop de complaisance à l'effet des premières sensations. Les efforts qu'elle fait pour secouer ce joug, prouvent évidemment l'empire de l'esprit sur la matière, & font sentir en même tems qu'il peut souffrir les révolutions les plus humiliantes.

La déperdition continuelle de notre propre substance, qui se fait par l'exercice ordinaire des sensations de toute espèce, en demande la réparation souvent réitérée qui s'opère pendant le sommeil, dans le repos & l'inaction du

corps & des sens dont les organes extérieurs sont fermés en totalité ou au moins en grande partie à l'impression des objets extérieurs.

Si l'ame, dont l'action ne cesse jamais, n'a pas besoin de cette réparation, il n'en est pas de même de l'imagination; comme elle tient tout-à-fait aux organes intérieurs des sensations, elle est sujette à des engourdissemens profonds, à des tems d'inaction pendant lesquels il est probable qu'elle se rétablit & prend de nouvelles forces. On sent encore qu'elle se fatigue, qu'elle n'agit qu'avec peine & dégoût après un long travail; les images qu'elle présente alors sont foibles. Ces sensations intérieures, ces idées ne sont sensibles que par la réflexion; mais elles apprennent combien la faculté imaginative dépend des sens, puisqu'elle est sujette aux mêmes accidens & aux mêmes besoins que le corps.

Ceux qui regardent l'imagination comme une puissance purement spirituelle, ne seront pas de mon avis; mais je crois parler après l'expérience, & la réflexion la plus attentive & la plus désintéressée.

Quel est alors l'état de l'ame? où se retire-t-elle? comment agit-elle? quelle est

cette espèce de repos volontaire où elle se trouve ? On peut former à ce sujet une multitude de conjectures métaphysiques , toutes aussi peu sûres les unes que les autres. C'est un vaste champ où s'exercera librement une imagination fraîche & reposée (1).

Ce qu'il y a de certain , c'est que la Philosophie, d'accord avec la Théologie, regarde alors l'usage de la volonté de l'ame & de sa liberté comme suspendu , & qu'on ne lui impute à crime aucun des désordres, que peut causer dans cet état une imagination déréglée.

Dès-lors , l'exercice du jugement est interrompu , c'est-à-dire que l'ame n'est pas en état de choisir parmi les idées que l'imagination lui présente , les unes plutôt que les autres , pour les combiner ensemble , & reconnoître par ce moyen ce qu'elles ont de vrai ou de faux. Elle s'occupe des images qui lui sont fournies , sans que la volonté contribue à son choix.

(1) Pline a dit à ce sujet... *Est autem somnus nil aliud quam animi in medium sese recessus...* Hist. Nat. l. 10..... Ce mot est très-lumineux , & mérite d'être observé.

Il n'est donc pas étonnant de voir en dormant des personnes mortes depuis long-tems, & de s'entretenir avec elles comme si elles étoient vivantes, sans être saisi d'horreur ou d'effroi. L'imagination n'agit alors qu'en conséquence de l'idée que l'on s'est formée de ces personnes lorsqu'elles vivoient, à la suite de mille sensations réitérées, qui ont fait des impressions beaucoup plus profondes sur ses organes, que celles que l'on reçut à l'instant de leur mort, & qui furent de peu de durée.

Il en est de même des objets connus, représentés dans une position si différente de celle où ils ont coutume d'être, que l'on a peine à imaginer comment a pu se faire ce jeu de l'imagination : mais en réfléchissant avec quelque attention sur les idées que l'on a reçues par les sens de la vue & de l'ouïe, ou par quelque récit, on trouve l'origine de ce qui paroît si bizarre, dans les sensations que l'on a eues alors. La singularité consiste en ce que les différens objets qui ne devoient pas être ensemble, sont rapprochés par la vivacité étonnante de l'imagination, qui passe par-dessus une multitude d'idées & de sensations intermédiaires, pour réunir celles qui ont laissé des traces plus

profondes dans le cerveau, & qui fixent son action.

Ne pourroit-on pas dire encore que ce qui nous porte à croire que l'ame pendant le sommeil ne jouit pas de ses droits ordinaires, c'est que, dégagée de l'asservissement des sensations, elle n'a pas besoin de combiner cette multitude d'idées, qui se tiennent les unes les autres, & qui nous semblent nécessaires pour mettre de la suite dans nos raisonnemens. Ne devrions-nous pas plutôt prendre, dans cette irrégularité apparente, quelque idée de la manière dont agissent les esprits? Nous ne pouvons en juger qu'à travers un nuage fort épais; ce que nous en voyons n'est encore qu'une énigme, mais qui cache une vérité bien importante, & qui n'est pas absolument impénétrable pour les vues droites & clairvoyantes.





CHAPITRE XV.

*Crédit des Songes dans l'antiquité.
Exemples. Sentiment de
Cicéron à ce sujet.*

LES Histoires de tous les tems & de tous les lieux rapportent, à l'égard des Songes, tant de faits surprenans, que ceux qui s'obstinent à tout nier, se rendent suspects ou de peu de sincérité, ou d'un défaut de lumière qui ne leur permet pas de discerner les marques de la vérité, des preuves que le mensonge imagine pour se soutenir dans la place même de la vérité. La prévention qui les guide dans presque toutes les actions de leur vie, les a mis dans une disposition, où ils ne font aucun usage de l'intelligence naturelle qu'ils ont reçue en partage pour discerner le vrai du faux; ils ne voient, ils ne jugent que d'après leurs préjugés.

Les Songes ont eu, dans la plus haute antiquité, un crédit si considérable, qu'ils servoient de motifs pour établir des cé-

rémonies, porter des jugemens, même capitaux, & se régler dans les actions les plus importantes.

Il y a eu des loix publiques & solennelles, qui ordonnoient à tous les particuliers qui auroient songé quelque chose concernant la république, de le faire sçavoir par une affiche ou un crieur public.

Sans doute que cette loi étoit en vigueur dans l'Aréopage, puisqu'on en crut Sophocles sur sa parole, lorsqu'il assura qu'Hercule lui étoit apparu en songe, & lui avoit indiqué le voleur qui avoit enlevé la coupe d'or volée depuis peu dans son temple. Sur cette simple dénonciation, le coupable fut arrêté & mis à la question où il avoua son vol. Cet événement fit donner à ce Temple le nom d'Hercule Indicateur. . .

Cic. de Divin.
l. 2.

Quo factō sanum istud Herculis Indicis nominatum est.

Suet. in Aug.
c. 91.

Auguste ne négligeoit ni ses songes, ni ceux des autres qui avoient rapport à lui; foiblesse qui paroîtroit indigne d'un Prince auquel la fortune avoit remis le sceptre de l'Univers, si quelques motifs ne portoient à l'excuser en lui. Peut-être qu'une ame plus élevée & plus ferme que la sienne, eût eu peine à se mettre au-

dessus des présages qu'il croyoit devoir tirer des Songes.

Il ne pouvoit pas avoir oublié celui de Calpurnie, femme de Jules César, qui ayant songé que son mari avoit été percé de coups de poignards dans le Sénat la nuit même qui précéda son assassinat, fit ce qu'elle put pour l'arrêter ce jour-là & l'empêcher de s'y rendre. Mais César n'étoit pas homme à ajouter foi aux songes d'une femme, & à se conduire en conséquence; il alla au Sénat & y fut massacré.

Le songe & les instances de Calpurnie étoient connues, tous les Auteurs contemporains en ont parlé. Cet événement devoit avoir frappé le successeur de ce grand homme, d'autant plus qu'il lui avoit ouvert le chemin au trône. Mais ce qui dut lui faire encore plus d'impression, ce fut le songe de son Médecin Artorius, la veille de la bataille de Philippe en Macédoine. Il crut voir Minerve qui lui ordonnoit d'engager Auguste à se trouver au combat, quoiqu'il fût malade. Ce Prince ne résista point, il se fit porter sur le champ de bataille; à peine avoit-il alors la force de se soutenir. La chaleur de l'action sembla l'anti-

Valer. Max.

l. 1. c. 7.

mer d'une nouvelle vigueur, il combattit même avec courage; & tandis qu'il étoit au centre de son armée, Brutus qui lui en vouloit personnellement, & qui le regardoit comme le plus grand obstacle au rétablissement de la liberté publique, força son camp, pilla sa tente, & l'auroit certainement mis à mort, s'il ne se fût pas fait violence & qu'il eût cédé à l'accablement où l'avoit réduit sa maladie; car les ennemis se jettèrent en foule sur sa litière, où ils le croyoient caché, & la percèrent de mille coups. Ils n'avoient pas une grande idée de sa bravoure, & sçavoient de plus qu'il avoit résolu de rester dans sa tente. Ainsi la confiance qu'il eut au songe de son Médecin lui sauva la vie, & le conserva à l'Empire.

*Suet. in Aug.
c. 91.*

Valère Maxime dit à ce sujet qu'il ne faut pas comparer la résistance du pere avec la crédulité du fils. Que le premier avoit terminé la carrière brillante qui lui ouvroit l'entrée des cieux; que le second avoit encore à exercer cette longue suite de vertus qui devoit le conduire au même terme: que c'est pour cela que les Dieux annoncèrent à l'un son changement d'état, auquel il courut malgré les terreurs de Calpurnie & de ses amis, & qu'ils

conservèrent l'autre pour faire le bonheur de la terre, avant que d'ajouter un nouvel ornement au Ciel.

Tout paroissoit divin dans ces Songes; qui cependant peuvent être expliqués d'une manière plus naturelle & plus simple. Dans le premier, il est probable que Sophocles sçavoit par quelque voie secrète qui étoit le voleur du Temple d'Hercule: & pour ne pas se charger du nom odieux de dénonciateur, peut-être encore pour se mettre sous la protection publique des Dieux & de l'Aréopage, il ne fit son accusation qu'en disant qu'il y étoit forcé par le Dieu lui-même; tournure qui a rapport à la Religion de ces tems, dont la superstition étoit le plus ferme appui.

Quant aux deux autres, il n'étoit pas extraordinaire que, dans la fermentation des esprits à Rome, & l'opposition générale que les républicains marquoient pour les projets ambitieux de Cesar, Calpurnie eût rêvé que la conjuration formée contre lui avoit déjà eu son effet. Le songe d'Artorius étoit plus raisonnable encore. Auguste devoit être plus en sûreté au milieu de l'armée, & au centre de la bataille que dans sa tente.

gardée par quelques détachemens de troupes, qui pouvoient être aisément forcées par les ennemis, ce qui arriva en effet.

Mais alors on croyoit si facilement aux prodiges; les Princes & les Grands de l'Empire avoient tant d'intérêt de persuader les peuples que les Dieux veilloient immédiatement à leurs affaires, & même leur annonçoient l'avenir, que tout ce qui sembloit le prédire, & leur être de quelque augure avantageux, étoit publié & reçu avec une croyance religieuse. Les Songes ont toujours tenu le premier rang dans cette espèce de divination, & ont été jugés dignes par la multitude, de la plus grande attention.

S'ils furent favorables aux uns, les autres y trouvèrent de fâcheux pronostics qui les jettèrent dans le découragement, & donnèrent lieu à leurs ennemis d'avancer d'autant plus avantageusement leurs desseins.

Galba, auquel la puissance du sceptre sembloit avoir fait perdre toutes les belles qualités que l'on avoit admirées en lui, avant qu'il en fût revêtu, avoit destiné un collier de perles & de pierres précieuses.

ses à sa Fortune de Tusculum (1); la beauté de l'offrande le persuadant qu'il devoit la porter dans un sanctuaire plus auguste, il dédia le collier à la Venus du Capitole. La nuit suivante la Fortune lui apparut en songe, se plaignant d'avoir été frustrée d'un don qui lui étoit promis, & le menaçant de lui enlever tous les biens dont elle l'avoit comblé. Il faut observer que le sceptre étoit prêt à lui tomber des mains, que plusieurs prodiges l'avoient déjà effrayé, & que ce songe étoit une suite nécessaire des idées tristes dont il étoit continuellement occupé.

La position critique où il se trouvoit ne lui permit donc pas d'y rien voir, que la colère de la Divinité qu'il falloit appaiser; il envoya en hâte des Ministres à Tusculum, pour y faire un sacrifice

(1) Les Empereurs Romains avoient ordinairement dans leur appartement une statue d'or de la Fortune, qui étoit regardée comme le symbole de leur puissance. Antonin le Pieux se sentant prêt à mourir, fit porter l'idole de la Fortune dans la chambre de M. A. Antonin, ce qui ne laissa aucun lieu de douter, qu'il ne l'eût désigné pour son successeur.

expiatoire; il y courut lui-même, & tout ce qu'il y trouva, fut une nouvelle marque de sa chute prochaine, tant les choses y étoient en mauvais ordre & faites mal-à-propos.

D'autres présumant davantage de la fortune & de leur bonheur, ne virent dans leurs Songes que ce qui pouvoit flatter leurs prétentions, & les annoncèrent d'un ton de confiance qui persuada la multitude.

Adrien le jour même qu'il fut désigné Empereur étoit à Antioche, capitale de la Syrie, dont il avoit le gouvernement. La veille il vit en songe une flamme tombante du Ciel alors très-ferein, sur le côté gauche de son cou, qui de-là passa à sa droite, sans l'effrayer, ni lui causer aucune douleur. Il tira de ce songe l'augure le plus avantageux, il en fit part au Sénat; ne doutant point que le Ciel n'approuvât son élection par ce signe & ne lui annonçât un règne heureux. Ainsi les Songes, quelque crédit qu'ils eussent, annonçoient bonheur ou malheur, suivant les circonstances où l'on se trouvoit, & la disposition que l'on avoit d'y ajoûter foi.

L. 2 de Divin.

Il est donc évident, dit Cicéron, que les Songes ne nous sont point envoyés

de la part des Dieux : car s'ils s'en mêloient, ce seroit sans doute pour nous faire connoître l'avenir : mais qui est ce qui les prend pour règle de conduite ? qui est-ce qui les comprend ? qui daigne s'en souvenir ? Combien au contraire les méprisent, & les regardent comme une superstition digne tout au plus d'occuper un esprit borné & affoibli, ou de servir de matière aux contes des vieilles femmes ! On croira que les Dieux s'intéressant aux affaires des hommes les avertiront de l'avenir par des moyens auxquels les uns ne feront aucune attention, & que les autres mépriseront ! Quel est le mortel qui voulût ainsi perdre son tems & sa peine ?

L'obscurité des Songes (ajoute encore Cicéron) dénote assez qu'ils ne nous viennent pas des Dieux ; ils nous annonceroient ce que nous ne pouvons comprendre, & ce que personne n'est capable de nous expliquer ! Nous devons en penser plus favorablement, & si les choses étoient telles que le vulgaire le prétend, les Dieux nous auroient donné un moyen sûr d'entendre ce que leur bonté les portoit à nous apprendre de l'avenir.

Voilà ce qu'a pensé des Songes un des Philosophes les plus sages de l'an-

tiquité payenne, dans le tems même qu'ils étoient le plus en crédit; & malgré tout ce qu'il a écrit de sensé à ce sujet, il n'étoit peut-être pas tout-à-fait au-dessus de la foiblesse dominante.

Pour quelques ames privilégiées qui ne sont pas sujettes à ces petiteffes; combien y en a-t-il qui ne sçauroient s'en défendre?

Vanité misérable & ridicule, qui prétend intéresser nécessairement les intelligences supérieures à ce nous qui arrive; & qui conserve encore quelque crédit, parce qu'il a été si long-tems d'usage de chercher à connoître l'avenir par les Songes, sans s'inquiéter de ce qui les occasionnoit. La superstition dominante & une religion mal entendue fermoient les yeux aux lumières de la philosophie (*).

(*) Le cœur suit aisément l'esprit;
De cette source est descendue
L'erreur payenne qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassoient violemment
Les intérêts de leur chimère;
Pigmalion devint Amant
De la Vénus dont il fut pere.

Cicéron

Cicéron, après tout ce que j'ai cité de lui sur ce sujet, où il détruit par des raisonnemens si justes & si concluans, la prétendue connoissance de l'avenir par les Songes; raconte, avec une sorte de complaisance, celui qu'il eut pendant le premier exil auquel il fut condamné par la brigade de Clodius.

Il songea qu'il erroit dans un désert inhabité & inconnu. Marius, revêtu de ses habits consulaires lui apparut, lui demandant quelle étoit la cause de sa tristesse, & où il prétendoit porter ses pas incertains. Ayant ensuite appris ses malheurs, il le prit par la main, & ordonna à un de ses Licteurs de le conduire dans son tombeau, peu éloigné de l'endroit où il lui parloit, l'assurant qu'il y trouveroit au moins l'espérance d'un état plus heureux.

Le sens naturel de cette espèce de vision, ne sembloit-il pas annoncer à Cicéron, qu'il ne trouveroit que dans le

*L. 1. de Divin.
Valer. Max.
L. 1. C. 7.*

Chacun tourne en réalités

Autant qu'il peut ses propres songes;

L'homme est de glace aux vérités,

Il est de feu pour les mensonges. . .

La Fontaine. Fab. VI. L. 9.



tombeau , la fin des maux dont il étoit agité & un repos inaltérable. Mais l'attention qu'il y fit après l'événement ne lui permit pas d'en juger ainsi. Le Sénatus-Consulte qui ordonna son rappel , fut formé dans le temple de Jupiter bâti par Marius , & cette circonstance rendit le pronostic d'une évidence frappante , à celui qui ne croyoit pas que les Songes eussent rien de merveilleux ou de divin.

On sçait encore quelle étoit la vanité de Cicéron : la République n'avoit rien eu de si grand & de si noble à quoi il ne crût pouvoir se comparer : sans doute que dans ce tems il mettoit sa fortune en parallele avec celle de Marius , & qu'il espéroit qu'un rétablissement heureux & éclatant le conduiroit à de nouveaux Consulats. Il n'avoit point de parti formé dans Rome , mais la haute idée qu'il avoit de son mérite le persuadoit que la grandeur de la République étoit attachée à sa conservation. Il s'endormit occupé de ces pensées , & le songe qu'il rapporte ne fut que la suite de ce qui l'avoit occupé immédiatement avant son sommeil.

Si donc on vouloit comparer avec ce qui arrive , une infinité d'images qui s'é-

lévent dans l'esprit, quand on s'abandonne en veillant aux écarts de l'imagination; n'y trouveroit-on pas autant de rapport avec la plupart de ses aventures, que dans beaucoup de songes que l'on regarde comme des présages de l'avenir?

Ne nous représentons-nous pas tels ou tels qui nous tiennent des discours, dont nous sommes effectivement les auteurs; quelquefois même, entraînés par la force de l'imagination, ne voyons-nous pas la réalité des conjectures qu'il nous plaît de former, à la suite de tel événement qui nous frappe, & que nous croyons devoir donner lieu à tels ou tels autres.

Il est vrai que, comme malgré les écarts de l'imagination on a suivi le fil des idées, on ne veut, avec raison, rien voir de merveilleux dans les rêves faits en veillant: mais pourquoi n'en est-il pas de même de ceux faits en dormant? ne doivent-ils pas leur origine à quelque idée qui les a précédés & que l'on ne se rappelle pas, parce que toute l'attention est absorbée dans ce que le songe présente d'extraordinaire.

On doit donc se persuader que l'on forme soi-même les Songes, sans s'en

appercevoir , comme mille autres actions naturelles & nécessaires , qui n'occupent pas l'attention plus sérieusement , quoiqu'elles dépendent également des sensations.

La connoissance de l'infini paroît être l'objet des puissances spirituelles ; c'est pourquoy l'ame cherche toujours des choses nouvelles qui étendent la sphère de ses idées. Le moyen sûr de lui plaire , est de lui faire voir beaucoup plus de choses qu'elle ne l'avoit espéré ; c'est la cause pour laquelle la plupart des Songes l'occupent si fort , sur-tout lorsqu'il y a quelque ordre dans les images qu'ils lui présentent.

Car il ne suffit pas de montrer à l'ame beaucoup d'objets différens , il faut les lui montrer avec ordre. Dans une suite de choses irrégulières & disparates , elle ne retient rien , ne voit rien , ne prévoit rien , elle ne peut être qu'humiliée par la confusion de ses idées & le vuide qui lui en reste , & fatiguée par la diversité des sensations , sans goûter aucun plaisir.

C'est ce que l'on éprouve après les Songes de quelque durée & dont on a conservé la mémoire. Quelques parties en sont liées , d'autres présentent des

circonstances si bizarres, que l'on est surpris de les voir à côté d'objets si naturels. La raison, cette faculté de l'ame de combiner les idées les unes avec les autres, dans l'ordre & la règle où elles doivent être naturellement, agit toujours en nous lors même que ses efforts sont le plus inutiles. Ce sont peut-être ces efforts continuels de la partie spirituelle, qui interrompent l'effet des sensations ordinaires, auxquelles auroient dû répondre des idées plus conséquentes, si l'action n'en eût point été arrêtée par d'autres sensations intérieures. Celles-ci quelquefois ont une détermination fixe & marquée comme dans les Somnambules dont je parlerai plus bas; quelquefois elles n'en ont point, & ne produisent plus que des idées singulières ou extravagantes sans rapport avec celles qui sont relatives à chaque état, ainsi qu'il arrive dans les visionnaires, les extatiques & les fous.





CHAPITRE XVI.

Songes merveilleux. Danger de la divination par les Songes. Ignorance des Songeurs.

APRÈS les détails généraux dans lesquels je suis entré sur les causes ordinaires des Songes, la suite de mon sujet me conduit à d'autres observations particulières qui y ont rapport.

Je ne mets point dans cet ordre, ces visions merveilleuses envoyées de Dieu même pour annoncer l'avenir; telles que le Songe de Pharaon expliqué par Joseph; celui de Nabuchodonosor par Daniel, tant d'autres aussi connus dans tous les tems, & toujours regardés comme un effet de la puissance divine, & une communication de ses desseins sur les hommes, & même de son Esprit, qu'elle juge à propos de faire à quelques créatures privilégiées; ainsi qu'il est dit au chapitre second des Actes des Apôtres. . . .

» Je répandrai mon esprit sur toute chair,
 » vos fils & vos filles prophétiseront;
 » vos jeunes gens auront des visions, &

« vos vieillards des Songes... ». Ces merveilles étoient plus communes lors de l'établissement de l'Eglise qu'elles ne le sont à présent : elles avoient rapport à l'intérêt général ; & dès lors étoient très-respectables. L'heureuse disposition des esprits des premiers fidèles , les empêchoit d'abuser de cette sorte de divination , par laquelle ils ne cherchoient qu'à connoître d'une manière plus distincte , la voix de Dieu qui daignoit se faire entendre à eux.

Dans les siècles postérieurs on y a fait moins d'attention , sur-tout lorsque la folie de pénétrer dans la connoissance de l'avenir , fut regardée avec raison , comme un moyen dont le crime s'autorisoit en secret pour se livrer à des abominations de toute espèce. Cette prétendue science fut proscrite & traitée comme le crime même. Cependant ce n'étoient pas les Songes que l'on condamnoit , mais l'abus que l'on en faisoit pour satisfaire des passions presque toujours criminelles.

Des personnes illustres ont eu dans ces derniers tems des Songes par lesquels elles ont cru recevoir des inspirations célestes , & une lumière surnaturelle qui les a conduites dans les voies de la per-

fection Chrétienne. Le grand Bossuet dans l'oraison funébre d'Anne de Gonzagues, Princesse Palatine, tire tout le plan de sa conversion d'un Songe mystérieux qu'elle eut.

» Ce fut, dit-il, un Songe admirable, de ceux que Dieu même fait venir du Ciel par le ministère des Anges, dont les images sont si nettes & si démêlées, où l'on voit je ne sçai quoi de céleste. . . . Elle crut que marchant seule dans une forêt, elle y avoit rencontré un aveugle dans une petite loge. Elle s'approche pour lui demander s'il étoit aveugle de naissance, ou s'il l'étoit devenu par quelque accident. Il répondit qu'il étoit aveugle né. Vous ne sçavez donc pas, reprit-elle, ce que c'est que la lumière qui est si belle & si agréable, & le soleil qui a tant d'éclat & de beauté? Je n'ai, dit-il, jamais joui de ce bel objet, & je ne m'en puis former aucune idée; je ne laisse pas de croire, continua-t-il, qu'il est d'une beauté ravissante. L'aveugle parut alors changer de voix & de visage, & prenant un ton d'autorité: Mon exemple, dit-il, vous doit apprendre, qu'il y a des choses très-adorables qui échappent à notre vue, & qui n'en
» sont

font ni moins vraies, ni moins désirables, quoiqu'on ne les puisse ni comprendre ni imaginer ».

Elle fit l'application de la belle comparaison de l'aveugle aux vérités de la religion & de l'autre vie; elle se sentit si éclairée, & tellement transportée de la joie d'avoir trouvé ce qu'elle cherchoit depuis si long-tems, qu'elle ne put s'empêcher d'embrasser l'aveugle, dont le discours lui découvroit une plus belle lumière que celle dont il étoit privé.... &, dit-elle, il se répandit dans mon cœur une joie si douce, & une foi si sensible, qu'il n'y a point de paroles capables de l'exprimer... Elle s'éveilla là-dessus, & se trouva dans le même état où elle s'étoit vue pendant cet admirable songe, c'est-à-dire, tellement changée qu'elle avoit peine à le croire.

Il n'est pas douteux que l'ordre de ce songe n'ait quelque chose de merveilleux & de divin; mais en même tems on ne peut pas s'empêcher de reconnoître, qu'il tenoit aux dispositions où étoit la Princesse de renoncer au monde & à ses erreurs: elle flottoit encore entre la vérité & le mensonge; les attraites de la première l'emportoient dans son amour sur les fausses douceurs du second, dont

elle étoit presque entièrement détachée. Il étoit tout naturel que, commençant déjà à jouir de cette tranquillité intérieure produite par l'espérance de se trouver dans un état plus parfait que celui où elle avoit vécu jusqu'alors, son ame dégagée de toutes sensations extérieures, se portât à la contemplation d'un état spirituel & pur auquel elle aspireroit.

Si on avoit souvent des Songes de cette espèce, il ne seroit pas douteux qu'ils ne méritassent une attention particulière : ils auroient alors un caractère de perfection & de désintéressement, auquel il seroit aisé de les reconnoître. Mais que l'on n'aille pas en conséquence de ces événemens extraordinaires, former des regles pour l'explication des Songes ; on en feroit un abus certain, & on retomberoit dans toutes les extravagances de l'onirocristie. La fantaisie de connoître l'avenir, l'intérêt, l'amour-propre, la vanité, toutes les passions seroient une source de mille rêves, qui donneroient le plus grand appui au fanatisme, à la superstition, & à tous les désordres qui en sont la suite.

Il faut donc bien se garder de faire aucun fonds sur cette sorte de divina

tion, car ni la raison, ni la réflexion, ni même la nécessité ne peuvent déterminer l'utilité des Songes, ou fixer le tems où elle auroit quelque réalité.

Ce que l'on peut dire de plus raisonnable à ce sujet, c'est que l'on a des Songes : que la plupart sont inutiles, & que ceux qui peuvent servir à quelque chose, sont si rares, qu'il seroit dangereux de régler ses démarches sur les connoissances que l'on en tireroit.

Themistius, philosophe Grec & célèbre Orateur du quatrième siècle, a parlé sagement lorsqu'il a dit : les Songes sont une sorte de divination, à laquelle, il ne faut ni résister opiniâtrément, ni croire légèrement. Car, que les Songes annoncent l'avenir & que l'on puisse le découvrir en y faisant attention, c'est une idée si généralement répandue chez toutes les nations, qu'il faut bien qu'elle ait quelque fondement dans la nature, & que l'on ait quelque expérience qui ait donné lieu à ce préjugé. Cependant, continue-t-il, on doit remarquer que plus les nations sont ignorantes & grossières, plus elles croient aux Songes : & comme on ne peut dire ni pourquoi, ni comme quoi se fait cette sorte de divination ; que l'on n'en

peut rendre aucune raison, qui établisse quelque regle à laquelle on puisse s'attacher, il n'est pas naturel qu'un homme de bon sens y ajoute foi. La vérité des Songes est dans la classe des possibles dont on n'a aucune certitude.

Car dire que Dieu envoie les Songes, c'est ne jeter aucune lumière sur un sujet si obscur, & donner une raison qui ne peut être d'aucun poids; puisque c'est établir pour regle de la science de l'avenir, la seule qui soit hors de la portée de l'esprit humain, pour la connoissance de laquelle il n'a jamais fait que d'inutiles efforts; c'est, dis-je, donner une regle qui ne peut pas en être une: quelque infaillible que soit le principe qu'on lui suppose, il nous est absolument inconnu. Aussi ceux qui font le métier de Songeurs, sont les plus ignorans & les plus grossiers de tous les hommes; il suffit de citer les Lapons, les Indiens du Bresil, & la plupart des Africains méridionaux.

Disq. Magi
L. 4. C. 4.

Les idolâtres, dit le Jésuite Delrio; (sous ce nom, il comprend sans doute les Peuples barbares & payens) définissent le Songe un mouvement de l'ame de différentes formes, qui annonce des biens ou des maux à venir. Ils

regardent l'expérience comme la base de cette sorte de divination.

Cette expérience est, selon eux, la conformité des événemens qu'ont éprouvé plusieurs personnes en différens tems, après avoir rêvé la même chose. Quant au rapport proportionnel du Songe avec l'événement, ils le tirent de la convenance qui peut se trouver avec la personne même qui songe; ainsi il est honnête à un Moine de songer qu'il est tondu, & deshonnête à un Homme marié, parce qu'en se montrant différemment, ils ne seroient plus dans leur état ni l'un ni l'autre.

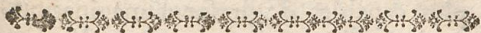
Celui qui rêvera n'être éclairé que de la lumière de la lune, deviendra aveugle, parce que la lune ne brille que d'une lumière empruntée: celui qui, en songe, aura entendu le nom de *Serapis* mourra bientôt, parce que ce mot a la même signification que *Pluto* & *Orcus*.

Je renvoie, à la fin de cet Ouvrage, aux extraits que j'y placerai d'Artémidore & des autres interprètes, pour donner une idée plus détaillée des fondemens puériles & peu solides sur lesquels ils avoient établi leur art chimérique; ce sont cependant eux, & les peuples les plus ignorans & les plus grossiers, qui ont

rapporté la cause des Songes à la Divinité même, & qui, sous ce prétexte, en ont fait l'art merveilleux de pénétrer dans l'avenir.

On peut être curieux de voir les erreurs ridicules dans lesquelles ils ont donné: mais tout ce qu'ils ont écrit de volumineux sur ce sujet, tout ce qu'ils ont avancé de grave & de solennel, ne vaut pas le raisonnement simple & concis de Chalcidius philosophe Platonicien du troisième siècle, qui dit que l'on ne doit faire aucun cas des Songes dont on ne trouve pas la cause dans ce que l'on a fait ou pensé lorsque l'on étoit éveillé.

Souvent j'ai rêvé; souvent encore je me suis occupé de mes rêves, & toujours j'ai reconnu, que quelque singuliers qu'ils parussent, ils avoient leur origine dans ce que j'avois dit ou fait étant éveillé, quelquefois la veille, ou plusieurs jours auparavant. Que l'on ne s'y trompe donc pas: ce qui occupe fortement l'esprit, ce que l'on desire avec ardeur, les passions qui se sont emparées de l'ame & qui la dominant, fournissent la matière des Songes, qui sont toujours analogues à la disposition habituelle de l'esprit de celui qui rêve.



CHAPITRE XVII.

Caractère des Mélancoliques. Images ou Atomes de Démocrite, causes des Songes.

ON voit des hommes auxquels un excès de pénétration semble dévoiler l'avenir; tranquilles pour ce qui les regarde, n'ayant par rapport à eux ni agitations ni mouvemens intérieurs, ils sont comme attirés de loin & affectés par des passions étrangères. Ce qu'ils paroissent sentir le plus vivement, est ce qui se passe hors d'eux-mêmes. C'est à cette espèce d'hommes que les Songes semblent annoncer tout ce qui intéresse leurs amis & ceux qui leur sont attachés, parce qu'ils ne sont ordinairement occupés que de ces sortes d'objets.

Comme d'aussi loin qu'ils peuvent se voir, ils se reconnoissent, quoiqu'à peine ils soient à portée de s'appercevoir; ainsi les mouvemens de leurs cœurs, leurs sentimens, les portent naturellement à s'exercer sur ces mêmes idées, qui leur étant devenues habituelles, sont dès-lors les

plus capables d'agir sur l'imagination ; & de lui donner les moyens de développer ses facultés avec plus d'avantage.

Les Mélancoliques sur-tout, attendu la véhémence de leur tempérament, sont les plus sensibles à ces sortes de mouvements. Semblables à des Chasseurs de profession qui du premier coup-d'œil, jugent la bête arrêtée & en leur possession, avant même qu'ils l'ayent frappée ; les Mélancoliques, par la célérité de leur imagination, saisissent les choses qui sont les plus hors de leur portée, ils pénètrent jusques dans l'avenir. Les organes intérieurs des sensations, sont en eux de la plus grande délicatesse : le moindre mouvement les met en jeu. Ils rassemblent leurs forces & les multiplient, par l'accession de toutes les idées qui peuvent leur donner une existence plus solide & plus active.

C'est pour ces gens qu'il semble sortir de certains corps une multitude de corpuscules ou d'atomes, qui traversent le vague de l'air, & viennent être la cause immédiate de leurs idées & de leurs songes. C'étoit le sentiment de Démocrite. Selon lui, ces corpuscules en mouvement présentent une multitude d'images étrangères, qui agissent sur les

esprits à l'avanture & sans aucun ordre déterminé. Les unes peuvent être appelées bienfaisantes, elles affectent l'ame agréablement : les autres ont un effet contraire, elles sont effrayantes & troublent l'ame par la difformité des objets qu'elles lui offrent à considérer; quelques-unes excitent des idées suivies & des réflexions qui frappent même ceux qui sont livrés au sommeil le plus profond. Quelquefois encore de la combinaison différente de ces atomes errans, résultoient des images formées qui se communiquoient toutes entières par les sens.... Rêverie, Songe, délire d'imagination, suite du système général des atomes, dont Démocrite composoit à son gré l'univers, & dont il se servoit pour expliquer des phénomènes inexplicables; auxquels il ne croyoit peut-être pas plus que l'Abbé de Villars aux Génies élémentaires sur lesquels il a écrit des choses aussi spirituelles que plaisantes: ces génies ne descendent-ils pas en ligne directe des images formées de Démocrite répandues dans tous les élémens?

Au reste, quoi qu'il en soit des Songes, il paroît qu'ils se présentent plutôt aux têtes légères qu'aux personnes prudentes & graves. La faculté raisonnable des

premières est presque sans action : leur ame n'est point occupée de pensées solides & suivies ainsi que celles des sages, dont les organes affermis par une habitude constante de s'attacher à la vérité, ne sont que très-rarement sensibles à ces écarts de l'imagination, à ce mouvement impétueux du fluide vital qui n'agit que trop aisément sur des organes que trop de repos, & de mobilité, rendent susceptibles de la plus légère vibration.

Cette différence tient à celle des sujets. Quoique les organes des sens soient à peu près les mêmes dans tous les hommes, il s'en faut beaucoup que leurs cerveaux soient modifiés de la même manière. Ainsi il ne faut pas s'étonner que l'impression du même objet ne soit pas la même sur des substances si différentes.

Les chants rudes & grossiers, les cris d'allégresse & de victoire de l'Américain septentrional, seroient pour les oreilles délicates de l'Italien, un bruit effrayant qui le fatigueroit : le chant varié du rossignol est fait pour charmer les uns, tandis que les organes durs & compacts des autres peuvent éprouver quelque sensation agréable au croas-

fement monotone & bruyant des grenouilles.



CHAPITRE XVIII.

Exemples de Songes tirés des Poètes.

J'AI rapporté plus haut quelques Songes préconifés par les Historiens les plus connus & les Ecrivains les plus graves. Pour mettre de la diversité dans mon sujet, je tirerai de nouveaux exemples des Poètes, qui prouveront également que nos rêves & nos songes doivent leur existence à la fuite des idées, dont nous avons été fortement occupés; & sont d'autant mieux suivis, que les passions qui y donnent lieu ont pris plus de consistance & d'empire sur l'ame, par l'habitude constante de se livrer à tous leurs mouvemens.

Pourquoi l'impétueux Achille péné- *Iliad. L. 23.*
tré de douleur de la perte de son cher Patrocle, le voit-il en dormant, lorsqu'accablé de fatigues, il est plutôt vaincu par le sommeil qu'il ne lui cede? Pourquoi le divin Homère lui fait-il avoir un Songe si suivi? C'est qu'il étoit

dans le caractère de son Héros d'être agité des passions les plus vives & les plus fortes. L'honneur des Grecs & la destruction de Troie l'occupent moins que le desir ardent de venger la mort de Patrocle; déjà il a immolé Hector à son ressentiment, il ne lui reste plus qu'à rendre à son ami les derniers devoirs, les honneurs du bucher & de la sépulture: il s'endort, & pendant le sommeil, l'ame de l'infortuné Patrocle se présenta à lui; elle en avoit la taille, la beauté, les yeux, la même voix, les mêmes habits; elle s'arrêta au-dessus de sa tête, & lui parla de la sorte.

Vous dormez, Achille, & vous m'avez oublié! vous m'aimiez: hélas! ne m'aimez-vous déjà plus: donnez-moi, je vous prie, le repos de la sépulture, afin que j'entre dans la paisible & tranquille demeure de Pluton: les ames me repoussent, les ombres des morts me défendent de passer au-delà du fleuve, & de me mêler avec elles. Je suis errante tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; je vais de rivage en rivage: secourez-moi, généreux Achille, je souffre le plus grand de tous les malheurs: quand vous m'aurez procuré l'honneur du tombeau, je serai en repos; mais hélas, je ne serai

plus avec vous ! l'heureux tems est passé où je jouissois de la douceur de votre amitié.... Une cruelle destinée nous a séparés ; mais , ô généreux Achille ! la même destinée ordonne que vous péri-
siez aussi devant la funeste Troie....
Donnez ordre que nos cendres soient enfermées dans la même urne ; qu'il vous souvienne que nous nous sommes aimés dès notre enfance.... Soyons donc in-
séparables , que nos cendres soient re-
cueillies ensemble dans l'urne d'or que votre mère vous a donnée....

Les passions les plus douces & les plus légitimes n'affectent pas l'ame d'une maniere moins sensible ; tout leur en rappelle l'objet , leurs songes ne leur présentent pas d'autres idées. L'allé-
gorie couvre toujours pour elles la vé-
rité qu'elle leur présente sous une autre forme. On en peut juger par le récit que Pénélope fait à Ulysse , qu'elle ne reconnoît pas encore pour son mari.... *Odyss. L. 19.*

Je m'entretenois la nuit dernière de mes tristes réflexions , & accablée de douleur , je fus surprise d'un sommeil qui me paroît mystérieux.... Il me sem-
bloit que je nourrissois des oies dans ma cour ; je leur donnois à manger , lorsqu'un aigle vint fondre tout d'un

coup & les enleva : j'étois affligée de les avoir perdues , & il y avoit des femmes qui me consoloient de cette perte : mais je croyois que l'aigle me parloit en ces termes : Ce que vous voyez n'est pas un songe , mais une prédiction de l'avenir : apprenez , divine fille d'Icare , que vos Amans périront comme les oies , & qu'Ulyffe prendra bientôt , comme moi , une juste vengeance de leurs désordres. Je m'éveillai bientôt après , & depuis ce moment , j'ai toujours eu ce songe dans l'esprit.

Celui dont elle parle dans le Livre suivant , marque encore mieux la vivacité de la passion , & que ses songes n'étoient que l'expression même des sentimens dont elle étoit continuellement occupée..... Pénélope s'éveillant après un sommeil plein d'inquiétudes... fait une prière à Diane dans laquelle elle lui dit... Le sommeil même ne sauroit adoucir mes maux..... il vient maintenant de me présenter l'image d'Ulyffe. Je le voyois , je le recevois , j'étendois déjà les bras pour l'embrasser. N'est-ce pas assez que le jour me donne tant d'ennuis ! faut-il que la nuit me trompe par des Songes frivoles , pour augmenter mes déplaisirs quand je vois que j'ai été

trompée ! Ah , Déesse , qui connoissez la rigueur de ma destinée , quand irai-je rejoindre Ulysse. La mort n'a plus rien de terrible pour moi , ce m'est un bien & un plaisir que je vous demande.

L'Arioste a parfaitement imité Homère, & ses idées sur les Songes sont à peu près les mêmes que celles de son divin modele.... (*) *Chan. 33.*

Bradamante s'endort un peu sur le matin , elle voit en songe son amant dont l'absence l'inquiétoit , qui lui tient les discours les plus propres à la rassurer.... Hélas ! ce qui me plaisoit tout à l'heure n'est qu'un Songe , & ce qui m'af-

* Pur' chiude alquanto appresso a l'alba i lumi
E di veder' li pare il suo Ruggiero
Il qual le dica , perché ti consumi
Dando credenza a quel non e vero ?

.....
Fù quel che piacque , un falso sogno , é questo
Che mi tormenta , ah! lassa é un veggliar vero ;
Il ben fu sogno , a dileguarsi presto ;
Ma non e sogno , il martir aspro é fiero.

.....
Se'l vero annoïa , e il falso si mi piace ,
Non oda o vegga mai più vero in terra.
Se'l dormir' mi dà gaudio , ed il veggliar guai ,
Possa io dormir' senza destarmi mai.....

Orlando furioso , can. 33.

flige à présent n'est que trop réel. Que ce Songe s'est évanoui promptement, & que la réalité qui me tourmente dure long-tems ! Pourquoi ne vois-je point en veillant ? pourquoi n'entends-je point ce que je croyois entendre & voir en dormant ? Mes yeux infortunés ne peuvent donc rien appercevoir d'agréable que quand je les ferme : sitôt que je les ouvre, je ne vois rien que de triste & de funeste. Le sommeil me faisoit goûter une douce tranquillité, & dès que j'ai cessé de dormir, le trouble s'est emparé de mon ame.... Puisque la vérité m'est si contraire, & que le faux a tant de charmes pour moi, je ne veux désormais, rien voir ni rien entendre de vrai : puisque je ne puis sentir ni joie ni consolation qu'en dormant, je veux achever ma vie entre les bras du sommeil.....

Mais conformément aux préjugés de ce tems, il falloit tirer des Songes les présages de l'avenir, & y retrouver la suite des idées dont on étoit agité pendant la veille ; c'est pour cela que l'on y voit de la satisfaction ou du trouble, en proportion avec les événemens que l'on peut prévoir.... (*) La nuit qui précéda

Orl. fur. C.
43.

(*) La notte che precessa a questo giorno

le jour du combat, Fleur-de-lis vit en songe cette même cotte d'armes qu'elle avoit tissue pour son cher Brandimart, & elle la vit toute semée de couleur de sang. Comme il lui sembla qu'elle l'avoit parsemée de ces gouttes : Pourquoi donc, disoit-elle, me suis-je avisée de la faire ainsi, puisque mon amant m'avoit recommandé de la lui faire toute noire ? Elle tira après son réveil un fort mauvais augure de ce songe ; & la nouvelle du combat étant arrivée le soir même, Aftolfe eut soin de la lui cacher,

Fiordiligi sogno, che questa vesta,
 Che per mandarne Brandimarte adorno,
 Have trapunta, e di sua man' contesta,
 Vede a permezzo sparsa d'ogn' intorno
 Di gocce rosse, a guisa di tempesta,
 Parea che di sua man' così l'aveffe
 Ricamata ella, e poi se ne dolesse.

E parea dir' pur' hammi il Signor mio
 Comnesso, ch' io la faccia tutta nera,
 Hor perche dunque riccamata holl' io,
 Contra sua voglia in sì frana maniera ?
 Di questo sogno se giudicio rio.
 Poi la novella giunse quella sera
 Ma tanto Aftolfo, ascosa gliela tenne
 Ch' a lei con Sansonnetto sene venne....

Orland. fur. cant. 43.

Q

jusqu'à ce qu'il pût la lui venir annoncer avec Sanfonnet.

Il s'agit en cette occasion du combat de Roland, Olivier & Brandimart, contre Agramant, Gradasse & Sobrin. Fleur-de-lis favoit à quels redoutables adversaires Brandimart devoit avoir affaire : dans les passions violentes, on craint plus que l'on n'espère, & dans l'égalité même, l'incertitude est le supplice de l'ame : pourquoi donc se flatteroit-elle d'un succès assuré, tandis qu'elle a toujours un malheur à redouter ? C'est le sentiment naturel à cette situation, qui détermine l'espece du songe de Fleur-de-lis.

Plus l'imagination est affectée d'images sombres & mélancoliques, plus les rêves sont irréguliers, effrayans, & même terribles. On y voit un mélange d'idées possibles & impossibles, mais toutes également horribles, qui fatiguent l'ame. Elle ne peut plus calmer le désordre de l'imagination ; il semble qu'alors elle participe à l'état de violence où sont les organes intérieurs des sensations ; le réveil même ne peut dissiper ces images affreuses, & tout ce qui arrive de funeste, & que l'enchaînement des circonstances malheureuses où l'on se trouve

sembloit annoncer d'avance, paroît prédit clairement par les Songes. Je puis citer à ce sujet la description poétique qu'on lit dans les Mémoires d'un homme de qualité..... Tout ce qu'il y eut jamais de Songes affreux & funestes, se présentèrent à mon imagination; je vis une foule de spectres qui m'environnoient. La terre sur laquelle je marchois, étoit couverte de corps morts & à demi-pourris. J'entendis des cris perçans & lugubres qui me pénétoient d'horreur & de faiblesse. Je jettois les yeux de tous côtés, mais il ne se présentoit rien qui me pût rassurer; j'entrai dans une forêt fort sombre que j'aperçus devant moi tout d'un coup; à peine eus-je fait les premiers pas que mes pieds devinrent immobiles, mes habits se changèrent en écorces, mes mains en branches.... Il croit que cette métamorphose le délivrera des monstres, mais ils s'attachent à lui, ils coupent les branches, son sang coule à grands flots: il souffre des douleurs inexprimables; il voit sa sœur qui court à son secours; les monstres le quittent pour se jeter sur elle, il s'agite, tombe de son lit & s'éveille; ce songe lui laisse de la tristesse dans l'ame: son grand-père tombe malade &

meurt, sa mere est en danger, & en retournant sa sœur est tuée par un ravisseur.

Quelquefois on se trouve dans un état de mélancolie & de réflexions, après des idées excitées par des objets qui ont de la grandeur & de la majesté; tout ce que l'on songe ensuite s'y rapporte: il semble que le fil de ces mêmes idées conduise dans le labyrinthe de l'avenir, & y porte un flambeau lumineux. Mais que l'on ne s'y trompe pas, on avoit eu des sensations à la suite desquelles ces images devoient nécessairement se former. On en avoit été occupé avant le sommeil, ou d'objets qui y avoient le rapport le plus immédiat. Ainsi on voit en dormant un homme mort que l'on savoit âgé & malade; la suite de ces idées est si naturelle, qu'il n'est plus étonnant que le Songe présente comme réel ce que l'on a vu en veillant dans un état de possibilité prochaine. Je considérois curieusement, dit le même Auteur, une tapisserie qui représentoit quelques anciens rois de Castille..... Ils ne subsistent donc plus aujourd'hui que dans une tapisserie, ces Rois qui ont fait trembler tant de peuples, & je suis aujourd'hui quelque chose de plus grand

qu'eux, moi qui existe du moins tandis qu'ils ne sont plus; mais à quel oubli dois-je m'attendre à mon tour?.... Le sommeil me prit dans ces idées, bientôt après je crus voir les personnages de la tapisserie se détacher d'eux-mêmes, & s'approcher de mon lit : ils ouvrirent mes rideaux pour me faire appercevoir au milieu de ma chambre, un homme couché sur un drap noir avec un sceptre à la main, & une couronne sur la tête. Je le regardai attentivement, je le reconnus pour le Grand Louis XIV. Il est mort me dit l'un des spectres, il sera oublié comme nous.... Huit jours après on reçut à Madrid la nouvelle de la mort du roi de France.

Dans ces différentes situations, on reconnoît toujours le même principe d'action, c'est-à-dire une substance spirituelle, active de sa nature, faite pour agir indépendamment des sensations, quoique dans l'état actuel des choses, on ne puisse pas expliquer comment, sans elles, l'ame pourroit agir. Les liens auxquels elle est attachée, ne lui permettent pas de s'élever si haut : elle ne peut avoir à ce sujet que des lueurs imparfaites que l'obscurité de la matière & sa pesanteur étouffent aussi tôt.

De tous ces exemples divers, concluons avec Montagne, « que ceux qui
 » ont apparié notre vie à un Songe, ont
 » eu de la raison à l'avanture plus qu'ils
 » ne pensoient. Quand nous songons,
 » notre ame vit, agit, exerce toutes les
 » facultés ne plus ne moins que quand elle
 » veille. Nous veillons dormans, & dor-
 » mons veillans; encore le sommeil en
 » sa profondeur endort par fois les Songes,
 » mais notre veiller n'est jamais si
 » éveillé, qu'il purge & dissipe bien à-
 » point les rêveries qui sont les Songes
 » des veillans, & pires que Songes. No-
 » tre ame & notre raison recevant les
 » fantaisies & opinions qui lui naissent
 » en dormant, & autorisant les actions
 » de nos Songes de pareille approba-
 » tion que fait celle du jour, pourquoi
 » ne mettons-nous en doute, si notre
 » pensée, notre agir, est pas un autre
 » Songe, & notre veiller quelque espece
 » de dormir ? »



CHAPITRE XIX.

Cause phisique de l'action des Somnambules. Observations sur ce sujet.

SI l'on s'en rapporte à l'autorité d'Aristote, tout ce qui arrive en dormant, n'est pas Songe ou rêve. Il cite pour exemple ce qui se passe en ceux qui, pendant leur sommeil, se levent, marchent, parlent, distinguent aussi bien les objets que les hommes les mieux éveillés, montent sur les arbres, sortent de leurs maisons, poursuivent leurs ennemis, & se remettent ensuite au lit où ils restent dans un sommeil qui n'a point été interrompu par ces différentes actions.

L. 5. de gener. Animal.

C'est une espèce de maladie qui se fait sentir lorsqu'un refroidissement extraordinaire arrête le cours du fluide vital par lequel sont mis en mouvement les organes qui semblent être les instrumens du sens-commun : d'où il s'ensuit une sorte d'engourdissement, que l'on regarde comme un sommeil profond ;

mais qui n'est qu'un accident très-varié, dans les diverses manières dont il se manifeste, & sur lequel il est difficile de donner des principes sûrs.

On lit dans les Mémoires de Trevoux (An. 1714. p. 1086) une dissertation de Gastaldi, Médecin d'Avignon, sur ce sujet. Il y établit que dans ces sortes de gens, les organes du mouvement sont libres, tandis que ceux des sensations extérieures sont dans l'inaction. Ainsi il n'arrive dans cet état aucune idée nouvelle, aucune impression extérieure, capable de changer la situation déterminée où se trouvent alors les fibres, & qu'elles ont acquise à force d'être occupées souvent du même objet. Les esprits animaux, trouvant alors un passage plus libre vers certaines parties du corps, s'y portent en abondance, & dans une sorte de tumulte qui met en jeu les nerfs & les muscles, & y produit les mouvemens qui leur sont propres. Ainsi le corps se leve & agit, & l'ame en conséquence des sensations intérieures, que l'on doit supposer très-actives, a les pensées qui ont coutume de l'occuper, quand le corps fait tels ou tels mouvemens.

D'où il s'ensuit que les causes de cet accident sont 1°. la qualité du sang
pro:

propre à fournir des esprits de cette sorte; 2^o. l'abondance & l'action de ces esprits animaux, qui forcent les obstacles que le sommeil leur oppose pour mettre le corps en mouvement & le forcer à agir.

Ceux qui sont le plus sujets à cet accident, sont les bilieux, les mélancoliques & quelquefois les sanguins. La médecine indique pour remèdes, tout ce qui peut calmer l'agitation du sang, causer le relâchement des fibres & rafraîchir; elle conseille sur-tout les bains d'eau froide.

La précaution à prendre pour empêcher que les Somnambules ne s'écartent, ne courent à aucun danger, & ne causent aucun désordre, c'est de les renfermer exactement pendant la nuit. La difficulté de sortir les éveille ordinairement, par le dérangement qu'elle cause dans la disposition actuelle de leurs fibres. Quand ils sont dans une position sûre, il faut les éveiller même de force; mais quand on en est éloigné, il faut bien se garder de faire aucun mouvement, aucun cri, qui puisse les tirer de l'état où ils se trouvent. Plusieurs exemples prouvent qu'ils ne s'éveillent alors que pour périr, s'ils sont dans une situa-

tion à courir des risques pour leur vie.

Il y a des Somnambules d'habitude, d'autres qui ne le sont que rarement; quelques-uns encore qui feignent de l'être & d'agir involontairement pendant la nuit, pour satisfaire leurs passions impunément; ceux-ci n'ont aucun rapport à mon sujet.

On pourra former quelques conjectures sur la cause de cet état singulier, après le détail des actions de ceux qui agissent en dormant avec le plus de suite, & d'une manière surprenante. Les Philosophes les plus célèbres n'ont pas jugé ce phénomène indigne de leurs observations; je citerai celles que j'ai faites, & j'en rapporterai quelques-unes d'après le Muratori qui en a parlé assez au long dans son Traité de la force de l'imagination.

*Phis. l. 8.
c. 8.*

Gassendi rapporte qu'il a connu un jeune-homme de Digne en Provence, qui se levoit en dormant, s'habilloit, ouvroit les portes, descendoit à la cave, tiroit du vin, & faisoit d'autres actions semblables; quelquefois il écrivoit; & ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que dans la nuit la plus obscure, il distinguoit tous les objets comme en plein jour; si sa femme l'appelloit, il

lui répondoit à propos , & après s'être éveillé , il se ressouvenoit exactement de tout ce qui s'étoit passé : car s'il cessoit de dormir , étant ou dans la cave ou dans la rue , quoiqu'il se trouvât dans les ténèbres , il regagnoit à tâtons sa chambre & son lit , sachant bien où il étoit.

Toutes les fois qu'il s'éveilloit en cet état , il éprouvoit un tremblement général & de fortes palpitations de cœur , qui le contraignoient à se mettre dans son lit ; ce qui semble prouver ce que j'ai dit d'abord sur cette maladie , qu'elle peut être occasionnée par un grand refroidissement intérieur , & que les rafraichissemens que le médecin Gastaldi conseille , comme un remède spécifique , ne sont pas toujours convenables.

Quelquefois ce Somnambule ne voyant pas assez distinctement dans les ténèbres réelles où il étoit , & croyant s'être levé avant le jour , il s'approchoit du feu , & allumoit une lampe. Ce fait , & le souvenir qu'il conservoit de tout ce qui s'étoit passé , le distinguent de tous les autres Somnambules.

Le même Philosophe parle d'un autre Somnambule , qui pendant la nuit prit des échasses pour aller passer un

torrent alors fort enflé , qui couloit dans une vallée voisine de Digne. Il s'éveilla après l'avoir traversé , & tout étonné de ce qu'il avoit fait en dormant , il n'osa pas le repasser avant que le jour ne fût venu , & que les eaux ne fussent diminuées.

On voit des jeunes - gens , se lever endormis , tourner par la chambre , en déranger tous les meubles qu'ils semblent voir & distinguer ; car ils ne se heurtent contre aucuns , & ils font paroître dans tous leurs mouvemens une grande dextérité ; tomber ensuite dans une espèce de réveil ou plutôt de stupidité , dans laquelle ils regagnent leur lit , & continuent de dormir.

J'ai vu un enfant d'environ dix ans , que le sommeil surprenoit toujours après le souper , en quelque compagnie qu'il se trouvât ; un jour qu'on l'accusoit d'avoir fait quelques tours de son âge , qu'il avoit fortement défavoués , & qui faisoient le sujet de la conversation , pendant qu'il dormoit profondément , je m'avisai , en plaisantant , de le prendre par la main , & de lui demander confidemment ce qui en étoit. Il se tourna de mon côté sans ouvrir les yeux , me répondit fort juste , & raconta tout ce

que l'on vouloit ſçavoir. Je lui dis : Vous parlez trop haut , on vous entendra , & vous ferez grondé ; je le conduifis à un des coins de la falle , où il continua de m'avouer tout ce qui s'étoit paſſé avec beaucoup de détails que l'on ignoroit. Je le ramenai enfuite ſur ſa chaise ſans qu'il ſe fût éveillé ; & il continua d'y dormir , juſqu'à l'heure à laquelle on avoit coutume de ſe retirer , alors on l'éveilloit par force. Le lendemain il fut fort étonné quand on lui redit tout ce qu'il croyoit être ſi ſecret , & on ne put pas le perſuader que c'étoit de lui-même qu'on le ſçavoit. Ce petit accident ne l'empêcha pas de s'endormir à l'ordinaire tous les ſoirs ; on répéta pluſieurs fois la même ſcène , que j'avois fortuiment imaginée , qui eut toujours le même ſuccès.

Une femme de ma connoiſſance parloit en dormant très-diſtinctement , ſi quelqu'un étoit à portée de lier converſation avec elle , ſur le ſujet dont elle étoit occupée ; elle répondoit exactement à tout ce qu'on pouvoit lui demander , & avec la plus grande franchise , inconvenient dont elle n'avoit trouvé le moyen de ſe garantir qu'en s'enfermant dans ſa chambre. On ne lui

faisoit pas dire indistinctement ce que l'on vouloit, elle ne parloit que conformément aux idées qu'elle avoit pendant le sommeil; tout changement de conversation l'éveilloit. Elle ne conservoit aucun souvenir de ce qu'elle avoit dit en dormant.

J'ai dit que l'on devoit prendre garde à la situation où se trouvent les Somnambules lorsqu'on les éveille. Si elle est périlleuse, il leur en coûte souvent la vie. Le trouble que leur cause un réveil forcé, ne leur permet plus de voir le danger, ni de prendre aucunes précautions pour l'éviter, ils perdent leur dextérité ordinaire & se précipitent dans les bras de la mort qu'ils ne voient point. On cherchoit par-tout un domestique; on le vit endormi sur le bord de la corniche d'un bâtiment très-élevé: on eut la prudence de ne lui rien dire & de ne faire aucun bruit, il s'éveilla avec étonnement, mais il se retira tranquillement sans qu'il lui arrivât rien de fâcheux, parce qu'il ne fut pas effrayé.

Bodin rapporte, au contraire, qu'un Somnambule qui s'étoit échapé & que l'on cherchoit, fut apperçu nâgeant dans un fleuve profond; on eut l'indiscrétion

de crier pour l'éveiller; la peur le faifit,
& il se noya sur le champ.

Les Mélanges de Vigneul-Marville
font entre les mains de tout le monde,
on peut y lire ce qu'il dit de merveil-
leux d'un Gentilhomme Italien Som-
nambule d'habitude. (T. II. p. 242.) Le
Muratori fait à ce fujet les observations

*Della forza
della fant.*

c. 7.

On n'observe d'ordinaire cet acci-
dent dans les hommes, que pendant
leur jeunesse, l'âge mûr en étant exempt;
parce qu'alors le sang abonde en eux,
& fournit une plus grande quantité
d'esprits animaux, au mouvement im-
pétueux desquels il semble que l'on
puisse attribuer le principe de ces actions
irrégulières de l'ame & de l'imagina-
tion. Comment cela se fait-il? C'est ce
qu'il est difficile de comprendre, encore
plus d'expliquer.

Voici cependant ce que j'en pense.
Il est certain que les Noctambules dor-
ment d'un profond sommeil; qu'alors
les voies par où les idées des corps
passent au cerveau, par le moyen des
sensations extérieures, sont fermées; ob-
stacles cependant qui n'empêchent pas
que les esprits animaux qui mettent en
mouvement les organes de l'ouïe & de

la parole n'aient leur cours, & leur effet ordinaire. Aussi voit-on les Somnambules entendre les discours qu'on leur adresse, parler & répondre à propos; on a même découvert par ce moyen plusieurs secrets qu'ils n'avoient aucune intention de révéler.

Ensuite non-seulement l'ame a la connoissance, comme dans les Songes, des mouvemens de l'imagination des Somnambules, mais elle paroît alors beaucoup plus active & plus clairvoyante, s'il est permis de s'exprimer ainsi: de sorte que l'on peut appeller l'action des Somnambules un Songe éveillé, quoiqu'alors ils semblent agir sans réflexion & sans jugement, puisqu'ils ne s'aperçoivent en aucune manière des dangers auxquels ils s'exposent.

Est-ce l'ame ou l'imagination excitée par les esprits animaux qui met le corps en mouvement & le porte à tant d'actions différentes? Sans doute que ces deux puissances y concourent: mais nous ne pouvons pas distinguer, si la volonté, pendant que la liberté de l'ame est liée par le sommeil, conserve encore la puissance de commander au corps, ou comment le corps obéit à la volonté: ce que l'on peut dire, c'est

que l'expérience prouve que les Somnambules se portent seulement à faire les actions auxquelles ils sont accoutumés en veillant, à aller dans les endroits dont ils ont l'usage le plus fréquent. Ne nous arrive-t-il pas de nous habiller, de nous promener, de manger, ayant l'esprit occupé de toute autre chose que de ce que nous faisons actuellement? De cet exemple ne pouvons-nous pas conclure que l'ame éveillée dans les Somnambules, ou si l'on aime mieux, l'imagination en mouvement, peut déterminer le corps aux actions, dont il a l'habitude constante. Ainsi on ne trouvera rien d'extraordinaire à voir les Somnambules, se lever, s'habiller, se promener dans une chambre, même dans le fort du sommeil.

Mais ce qui paroîtra toujours singulier, c'est qu'ils descendent un escalier librement & sans aller à tâtons; qu'ils trouvent aisément une multitude d'objets différens; qu'ils aillent par les rues, sans se heurter contre les murs, qu'ils évitent les embarras, ainsi qu'on le voit de la plupart d'entr'eux, quoique d'autres se soient précipités dans leurs courses, & y aient trouvé la mort ou des blessures dangereuses.

Ceux qui ont écrit sur ce sujet, ne s'accordent point sur l'état actuel des Somnambules. Le Médecin Willis, Anglois, prétend qu'ils voient & qu'ils entendent : le Napolitain Musitanus considérant leurs diverses actions, en infere qu'ils ont l'exercice libre de la vue. Quelque réputation qu'aient eu ces deux Auteurs, leurs assertions ne doivent pas être concluantes. Le plus grand nombre soutient avec raison que les organes de la vue ne peuvent servir aux Noctambules pour reconnoître dans les ténèbres les corps extérieurs. Car quoique dans leurs exercices nocturnes, ils tiennent quelquefois les yeux ouverts, ils n'ont pour cela aucune connoissance des objets qui sont hors de leur imagination. Dès qu'on les suppose endormis, ils ne peuvent voir ; les organes extérieurs des sensations étant nécessairement sans action.

Cependant s'ils ne voient pas, comment peuvent-ils descendre des escaliers avec tant d'aisance, trouver les portes, ouvrir des coffres, grimper sur les toits, & faire d'autres actions dans lesquelles l'usage libre de la vue paroît absolument nécessaire, pour reconnoître les corps & les situations ? C'est un secret

à déchiffrer ; voyons si l'on peut y parvenir.

Imaginez un aveugle, ou si vous le jugez à propos, tout autre homme qui veut marcher & agir dans d'épaisses ténèbres ; quoiqu'alors il soit parfaitement éveillé, qu'il connoisse les corps qui sont dans l'endroit où il est & leurs situations, cependant il va à tâtons, avec les plus grandes précautions, pour ne pas broncher, pour trouver ce qu'il cherche, & ne pas se blesser.

Au contraire les Somnambules agissent avec autant d'agilité & d'aisance que s'ils étoient très-éveillés & éclairés de la lumière la plus brillante. Bien plus il y en a qui se mettent à leur Bureau, écrivent & trouvent à leur réveil cette écriture, sans même se souvenir de l'avoir faite. Willis que j'ai déjà cité, va jusqu'à dire que s'ils rencontrent quelque obstacle en leur chemin, ils se détournent & l'évitent à propos, ce qui n'arrive que parce qu'ils voient : mais le tact peut remplacer la vue, & leur faire remarquer les corps dont ils doivent se détourner.

Il me paroît bien plus probable d'attribuer tout ce que cet état offre de singulier & d'inexpliquable, à la force

de l'imagination qui présente les images aux Somnambules, avec autant de clarté qu'on les perçoit dans les Songes.

Nous ne pouvons pas douter qu'en songeant, nous ne voyions les objets éclairés comme s'il étoit plein jour, parce que la lumière qui a porté une fois, par le moyen des nerfs optiques, jusqu'au cerveau, ou au siège de l'imagination, les objets éclairés, y imprime la configuration, l'image des corps & son propre effet, sans lequel l'œil n'auroit pas pu saisir les objets, qui y sont passés par son moyen. Ainsi l'ame ayant à se rappeler pendant le sommeil les mêmes images, les voit éclairées de la même lumière qui les lui a fait appercevoir pendant la veille: ce qui est cause que l'imagination des Noctambules venant à leur représenter l'image des escaliers, des chemins, des corps qu'ils ont vu tant de fois étant éveillés; ils y vont avec autant de sûreté & d'aisance qu'en plein jour, & mettent tout de suite la main sur ce qu'ils cherchent.

Ce n'est point, comme le dit le *Mitatori*, la mémoire qui leur représente les objets tels qu'ils sont, c'est l'imagination qui agit en eux, en dormant, sur les objets dont elle a été mille fois

trappée en veillant , pourvu que les choses soient dans le même état qu'elle a coutume de les saisir. Car il ne faut pas croire que les Somnambules éviteront les obstacles étrangers ; on les a vu s'y trébucher infailliblement , & se blesser s'ils étoient de nature à leur présenter une trop grande résistance.

Je ne crois pas que l'on puisse donner une explication plus naturelle de ce mouvement extraordinaire de l'imagination. Le Muratori ne s'en contente pas, & fait à ce sujet une objection qui ne peut détruire le raisonnement : il y compare un Somnambule à tout autre homme dormant ou privé de la lumière, ce qui n'est point du tout l'état de la question.

Je conviens avec lui que l'impression que la lumière a faite sur les organes de l'imagination, ne peut plus réagir à l'extérieur, & éclairer les objets, de façon que l'ame, à son aide, s'en renouvelle l'image réelle. Il est possible, comme il le dit, de nous faire, dans les ténèbres les plus obscures, l'idée d'une tour, d'une rue ; nous représenter leur forme, leur architecture, leurs ornemens, les parties qui les composent ; mais nous aurons beau ouvrir les yeux, nous ne verrons

rien de ce que nous imaginons, quand même ces objets seroient à notre portée. Tout cela est vrai : mais qu'a de commun l'état d'un homme réfléchi & éveillé, dont l'ame dirige les actions, avec celui d'un Somnambule presque inexplicable, ou dont il n'est possible de juger que par conjecture ?

Sans être Somnambule d'habitude, il arrive quelquefois de faire en dormant les mouvemens d'un homme éveillé, & cela parce que l'ame continue à diriger le corps, en vertu des sensations qui parvenoient jusqu'à elle, immédiatement avant le sommeil. Ainsi Galien dit avoir fait le chemin d'un stade, c'est-à-dire 125 pas, étant tout-à-fait endormi, & qu'il s'éveilla parce qu'il broncha contre une pierre : sans doute que lorsqu'il commença à marcher il étoit éveillé, quoiqu'il n'en dise rien.

Il m'est arrivé quelque chose d'entièrement semblable. Venant de la campagne seul & à pied, le sommeil me surprit à plus d'une demi-lieue de la ville, & je continuai de marcher dans tout cet espace par un chemin inégal & tortueux. Je tenois un bâton dans lequel mes jambes s'embarassèrent. Je ne tombai pas, mais je m'éveillai fort

Surpris de voir des maisons éclairées, dont je pensois être encore éloigné d'une demi-lieue. Cette marche m'avoit si peu fatigué, que je crus m'être arrêté; & il fallut quelque-tems pour m'éveiller assez & bien comprendre que j'avois effectivement fait ce chemin dans un sommeil profond. Il ne m'arriva rien de fâcheux, & je suivis tous les détours comme si je les avois vus, parce que j'étois habitué à y passer très-souvent.

De cet exemple, que je prie que l'on ne révoque point en doute, on voit comment les Somnambules quoique fortement endormis, vont avec aisance & dextérité dans les endroits qui leur sont connus, font les mêmes choses qu'ils ont habitude de faire, sans craindre, sans tâtonner, sans appréhender aucun danger. C'est l'imagination seule qui les conduit, & qui leur représente toutes les images sur lesquelles ils agissent.

Il faut être vraiment éveillé pour sentir le danger qu'il y a de marcher & d'agir dans l'obscurité: c'est pourquoi tous les Somnambules dont on interrompt le sommeil dans le cours de leurs opérations, sont aussi-tôt saisis

d'un tremblement involontaire, qui est la preuve de l'horreur qu'a l'ame des dangers auxquels le corps a été exposé, dont elle s'apperçoit seulement alors; ce qu'elle ne pouvoit pas dans le sommeil, les organes extérieurs des sensations étant dans l'inaction, & ne lui présentant plus l'idée des objets.

On sçait par expérience qu'il est presque impossible de parcourir les yeux fermés un certain espace de chemin, sans s'écarter beaucoup de la ligne droite. L'ame a eu beau considérer l'espace que le corps avoit à tenir, & en prendre d'avance une idée juste par les sensations; les précautions qu'elle prend pour réussir, & sa grande attention servent plutôt à lui faire manquer le but qu'à l'y conduire (1) : tandis que l'imagination pendant le sommeil, dirige les pas dans un chemin quelque difficile qu'il soit, aussi sûrement

(1) Le plus grand Philosophe du monde (dit M. Paschal) sur une planche plus large qu'il ne faut pour marcher à son ordinaire, s'il y a au-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra; plusieurs n'en sçauroient soutenir la pensée sans pâlir & suer,
Pensées diverses, c. 25.

que pendant la veille, & dans le plus grand jour : la réflexion ne lui fait entrevoir aucun danger à marcher dans les ténèbres. Quoique l'ame agisse alors indépendamment de l'usage actuel des sens, les mouvemens du corps sont justes, précis & répondent parfaitement à ce qu'elle a droit d'en exiger dans ces circonstances.

Voici un autre fait dont j'ai été témoin, & que l'on ne peut regarder que comme occasionné par le mouvement impétueux du sang & la chaleur de l'imagination, fortement occupée d'une passion vive.

Un jeune-homme d'environ dix-sept ans, étoit à la campagne avec une jeune fille de son âge. L'un & l'autre venoient d'être témoins d'un incendie, arrivé dans le voisinage. On se rappella à ce sujet ce que l'amour avoit fait entreprendre, pour sauver des flammes un objet aimé. Le jeune-homme assuroit avec la plus grande vivacité qu'il se sentoit très-capable de suivre en pareil cas tous les beaux exemples que l'on citoit; & pendant ce tems il avoit les yeux attachés sur la personne qu'il aimoit. Deux jours après, toutes ces idées se renouvelèrent pendant qu'il dormoit; il songeoit sans

doute que la maison qu'il habitoit, étoit la proie des flammes. Il se leva avec précipitation, sortit de la chambre, traversa deux autres, & alla enlever de son lit sa maîtresse qu'il porta jusqu'au fonds du jardin. La jeune personne s'éveilla la première, ses mouvemens & ses cris tirèrent son amant du profond sommeil où il étoit. Alors son étonnement, son embarras, sa prompte fuite, prouvèrent assez qu'il n'avoit eu aucune connoissance de ce qu'il venoit de faire. Il courut se rejeter dans son lit, heurtant contre toutes les portes, & avec bien moins de promptitude & de dextérité que pendant son sommeil.

Un homme beaucoup plus âgé & couché dans la même chambre, l'ayant vu se lever avec effroi, fut curieux de sçavoir où il alloit; il le suivit & fut témoin d'une partie de la scène que je viens de raconter d'après le rapport qui m'en fut fait le lendemain. Ce qu'il y eut de singulier, c'est que le jeune homme ne pouvoit pas imaginer, pourquoi il s'étoit trouvé nud dans le fond du jardin; qu'il n'avoit conservé aucune idée d'y avoir porté la jeune fille, & que ce ne fut qu'avec peine qu'il se rappella le songe qu'il avoit eu: car

il n'étoit ni Somnambule, ni Songeur, & depuis plus de vingt ans, il n'a jamais rien éprouvé de semblable.



CHAPITRE XX.

Suite des Observations sur les Somnambules. Action de l'ame dans cet état.

MURATORI raconte des choses étonnantes observées en 1740 sur un domestique somnambule alors âgé de vingt-quatre ans, fort actif de son naturel, & très-habile à tout ce qu'il faisoit. Il assure que ces observations ont été faites par un homme très-capable d'en bien juger, Philosophe & Anatomiste. Ce domestique qu'il appelle Jean-Baptiste Negretti de Vicence, s'endormit sur un banc dans la cuisine, le seize Mars. Il parla d'abord de diverses choses, puis se mit en pied, fit quelques tours de promenade, passa dans la salle, monta au second appartement où le couvert étoit mis pour le souper de ses maîtres. Il prit une assiette, se

plaça derrière une chaise , comme s'il eût été bien éveillé , & que ses maîtres eussent été à table. Le tems que devoit durer le souper s'étant écoulé , il ôta le couvert , plia les serviettes , les mit dans une corbeille avec tout ce qui étoit sur la table , descendit deux escaliers , & les apporta dans l'armoire où on les plaçoit ordinairement , après en avoir ouvert la porte avec la clef , sans aucun embarras. Il entra dans la cuisine , où il prit un chauffelit ; il alla dans la chambre de son maître , dont il échauffa le lit après en avoir ôté la courte-pointe qu'il plia très-proprement , il ferma ensuite les fenêtres & sortit pour se retirer chez lui : mais ayant trouvé les portes de la rue fermées , il passa à la chambre d'un de ses camarades , se mit à genoux au pied du lit , sans doute pour faire quelques prières & se réveilla , comme il s'étendoit pour se coucher.

Le dix-huit du même mois , il fit le soir le même exercice étant profondément endormi , & de plus il mit le couvert en entier , portant à diverses fois tout ce qui étoit nécessaire , les serviettes , les assiettes , les lumières & le reste. Il vint ensuite chercher son sou-

per à la cuisine, & comme il le regardoit attentivement prêt à le manger, il dit assez haut, j'oublois que c'étoit aujourd'hui vendredi, & que j'avois résolu de ne pas souper. Il remit le plat dans une armoire, & s'étant assis, il dormit long-tems, sans plus faire aucun acte de Somnambule.

Le vingt-quatre, il soupa effectivement bien endormi, mangea trois pains & beaucoup de salade qu'il avoit demandée au cuisinier, il descendit à la cave tenant une chandelle allumée, prit une écuelle, tira du vin fort adroitement sans en répandre, le but & recommença deux fois la même chose.

Negretti faisoit toutes ces actions différentes avec tant d'adresse & de franchise, qu'il ne les auroit pas mieux faites étant bien éveillé. En arrangeant le couvert, il ne confondoit rien, mettoit les couteaux & les fourchettes à leur place, servoit à boire très-adroitement, changeant de verre, suivant les différentes personnes qu'il croyoit à table. Rien n'étonnoit autant ceux qui l'observoient, que l'ordre & la réflexion qui étoient dans ses actions. Il portoit un jour une planche chargée de plusieurs caraffes à mettre du vin & de l'eau,

& montoit un escalier à deux rampes ; quand il en fut à la partie la plus étroite de l'escalier , il se tourna adroitement & passa la planche dans sa longueur , sans rien renverser. Pendant tout ce tems , dit l'Observateur , j'ai vu ce jeune-homme tenir les paupières exactement fermées , même avec effort ; ainsi qu'on s'en appercevoit à leurs plis ; on avoit beau élever la voix , il n'entendoit pas.

Une autre fois voulant enlever les toiles d'araignées qu'on lui avoit dit d'ôter du plancher d'une salle, s'étant endormi après qu'on lui eut donné cet ordre , il alla environ une heure avant le coucher du soleil au fond d'une grande cour , prit un balai qu'il emmancha à une longue perche , & qu'il y attachoit solidement avec une corde. En montant l'escalier , ne pouvant pas faire passer la perche à une seconde rampe à cause de sa longueur , il ouvrit une fenêtre qui donne du jour à l'escalier , fit sortir de la perche ce qui étoit nécessaire pour pouvoir aller plus loin , après quoi il vint refermer la fenêtre , & n'omit rien de ce qui lui avoit été ordonné.

Une nuit pendant qu'il dormoit , il

se leva disant qu'il falloit qu'il allât éclairer le carrosse de son maître. Le même Observateur l'ayant suivi, le vit s'arrêter exactement au tournant des rues, autant qu'il le falloit pour que le carrosse prît son tour. Quand il arrivoit aux endroits où on quittoit le droit chemin, il étoit aussi prompt à s'arrêter qu'étant bien éveillé. Il portoit sa torche éteinte comme si elle eût été allumée.

On l'a vu entrer à la cuisine, prendre un seau, tirer de l'eau à un puits assez profond, & venir à différentes fois remplir une grande chaudière, qu'il avoit préparée étant éveillé. Ce que ce Somnambule avoit de singulier, c'est qu'il faisoit en dormant tout ce que son service exigeoit; on peut juger par là de son attention aux ordres qu'on lui donnoit, & combien son imagination en étoit occupée: alors il se mouchoit aussi souvent qu'à son ordinaire, prenoit du tabac, crachoit & faisoit toutes les fonctions naturelles. Quelquefois il rioit, parloit, chantoit, se mettoit en colère. Si on le touchoit, il se retournoit vivement, se démenant avec force, & se défendant contre ceux qu'il croyoit vouloir l'empêcher d'agir: ce

que l'on a observé de beaucoup d'autres Somnambules.

Cette vivacité fut cause que l'Observateur qui s'étoit attaché à suivre les démarches de Negretti, ne put lui toucher le pouls qu'une seule fois; il le trouva foible & dur. Il remarque encore que, quoique toutes les différentes actions que j'ai rapportées, fussent faites avec exactitude & dextérité par le Somnambule, il arrivoit cependant quelquefois, que fatigué de leur continuité, ou par quelqu'autre cause, il heurtoit de la tête & des mains contre les murs; comme il lui arriva dans une occasion où il jouoit à la mourre, il frappa le mur avec tant de force, qu'il en eut long-tems la main enflée & douloureuse. Ce Somnambule étoit fameux à Vicence, & le Muratori cite une description encore plus étendue de ce qu'il faisoit en dormant, recueillie sur les observations du médecin Pigatti en 1744.

Après avoir réfléchi sur tout ce qu'il apprenoit à ce sujet, le même Auteur, dit qu'il crut avoir quelques raisons de douter, si la lumière du jour ou de la chandelle, ou même la lueur des étoiles ne seroit pas à le diriger dans ses opérations;

opérations ; d'autant plus qu'Etmuller le fils , Médecin célèbre de Léipsick , dit que quelques Noctambules opèrent les yeux fermés , mais que d'autres agissent les yeux ouverts. Dans ceux-ci , on peut croire qu'ils continuent d'avoir la connoissance des objets qui les occupent , qu'ils voyent ce qu'ils font , machinalement à la vérité & sans réflexion , ils ne pourroient pas en rendre raison ; & tout ce qu'il y a de merveilleux dans leurs procédés , est la promptitude & la légèreté de leurs opérations. Quoique leurs yeux restent dans un état fixe & immobile , il est naturel de croire qu'ils en tirent une partie des sensations ordinaires qui servent à les diriger : mais dans les autres , dans ceux qui tiennent les yeux exactement fermés , tout paroît dans leurs actions, d'une singularité étonnante , c'est un effort d'imagination qui paroît inexplicable , & dont ne peuvent rendre compte ceux qui y sont le plus sujets ; le Somnambule de Vicence se souvenoit rarement de ce qui s'étoit passé.

Le Muratori ajoute à ce sujet que ne voyant rien d'absolument merveilleux dans ce qui est raconté du Gentilhomme Italien dans les Mélanges de Vigneul-

Marville , puisqu'il agissoit , à la vérité , en dormant , mais les yeux ouverts ; il demanda à l'Observateur de Vicence qu'il nomme Reghellini , si le jeune Negretti agissoit toujours les yeux exactement fermés ; & qu'il lui répondit que non-seulement ils étoient dans cet état , mais que plusieurs fois , il en avoit approché de très-près une chandelle allumée , sans qu'il se fût apperçû que la lumière excitât aucun mouvement dans ses paupières qui pût lui faire croire qu'il y étoit sensible.

Il ajoûtoit à ce sujet , que le voyant courir en descendant , il craignoit qu'il ne se précipitât du haut de l'escalier , qui n'étoit éclairé d'aucune lumière ; que plusieurs fois il l'avoit vû aller à la cave par un escalier difficile & très-obscur , sans qu'il lui arrivât aucun accident fâcheux ; que souvent ses actions n'étoient pas libres & franches au commencement , qu'il se heurtoit tantôt d'un côté tantôt de l'autre , & qu'ensuite il agissoit avec plus de dextérité. Que l'on ne pouvoit pas douter que la lumière ne lui fût inutile pour le conduire , puisqu'étant sorti une fois d'une chambre de plein-pied à la cour , alors fort éclairée , il se trébucha dans un mouton qui pas-

soit: en tombant il se blessa & se fit une bosse au front. Qu'il avoit essayé de fermer la porte de la chambre d'où il étoit sorti, & lorsqu'il vouloit rentrer, il heurtoit plusieurs fois de la tête contre la porte, jusqu'à ce que les sensations désagréables que lui causoient ce choc le fissent appercevoir que la porte étoit fermée, alors il tâchoit de l'ouvrir.

Dans cette situation, ajoute l'Observateur, quelque fort qu'on l'appelle, il n'entend point; mais pour peu qu'on le touche, il se débat, se retourne, se défend avec beaucoup de vivacité, & une mauvaise humeur marquée. S'il se trouve en quelque endroit, dont il n'ait pu prendre en veillant une idée distincte, après avoir tâté les premiers objets qui l'ont arrêté, il agit avec incertitude & confusion; on ne voit plus dans ses actions cet ordre réglé qu'il suit dans les endroits dont il a l'habitude. Ce Somnambule étoit marié, & avoit un petit garçon qui parloit déjà en dormant, se levoit & demandoit à sa mere mille choses de son âge & de son état.

Etant donc comme certain que les opérations des Somnambules se font ou les yeux fermés, ou en cas qu'ils soient ouverts, dans une immobilité dans la

quelle ils ne peuvent recevoir aucune sensation extérieure, il faut nécessairement rapporter la direction de leurs mouvemens & de leurs actions au principe intérieur des sensations & à l'imagination.

Plusieurs de ces actions sont si fréquentes, que l'on n'ose pas nier que l'ame ne dirige alors l'imagination. La seule faculté du jugement paroît suspendue en elle : je dis, paroît ; car dans la plupart des exemples que j'ai cités, il y a tant de suite, d'ordre & de réflexion, qu'il ne semble pas permis de douter que l'ame n'agisse librement, & n'exerce toute sa puissance.

En éveillant le Somnambule, on rend à l'ame le libre exercice de son jugement ; & connoissant les risques que le corps a couru, elle participe à l'horreur dont il est saisi dans cet instant ; la crainte, la confusion, la honte l'agitent en même-tems ; le Somnambule éveillé est dans l'état d'un homme qui réfléchit sur un grand péril, auquel il a fortuitement échappé. L'ame paroît alors subir la peine d'avoir été si négligente à veiller à la conservation du corps auquel elle est unie, & qui est confié à sa garde ; & de s'être laissé entraîner par les mouvemens précipités

de l'imagination, qui exerçoit son empire dangereux, au préjudice des droits de l'ame.

Les Somnambules bien endormis; songent donc qu'ils se retrouvent dans les mêmes situations, & occupés des mêmes actions que lorsqu'ils veillent. La vivacité du sang dans la jeunesse (car c'est dans ce tems que l'on est le plus sujet à ces fortes d'accidens) renouvelle des images fortement marquées. L'imagination émue réagit à son tour sur le corps, de manière que l'on voit les Somnambules dans le plus profond sommeil, faire les mêmes choses auxquelles ils se sont habitués en veillant, & rendre sensible par les mouvemens extérieurs du corps, l'action intérieure de l'imagination: ce qui peut venir encore de ce que les esprits animaux accoutumés à courir par les mêmes routes, acquierent par l'habitude de les tenir une plus grande facilité, pour contribuer, sous la direction de l'imagination, à former tous les mouvemens qu'elle exige du corps.

J'ai peu parlé des Somnambules ordinaires dont toutes les opérations se restreignent à l'enceinte de leur chambre. Le peu de risque qu'ils y courent, l'habitude d'y être, la grande connois-

fance des objets qui peuvent se présenter à eux, & du local, fait que le jeu de leur imagination n'a rien qui paroisse bien merveilleux; quoique ces Somnambules, ainsi que les autres, soient saisis d'une espece de honte & de frayeur, lorsqu'ils sont éveillés par force dans cet état: mais les autres exemples que j'ai cités, surtout celui de Negretti de Vicence, sont vraiment surprenans & très-difficiles à expliquer. Ils tiennent du prodige.

Ils sont faits pour persuader que les images des rues, des chambres, des escaliers & de tant d'autres objets se réveillent & se reproduisent dans les Songes de l'imagination, sur-tout quand on a l'habitude formée de les voir, de les toucher, de les fréquenter; qu'elles servent de guide pendant le sommeil pour diriger sûrement le Somnambule dans les différentes occasions auxquelles il est habitué dans l'état ordinaire d'un homme éveillé. Il faut s'en tenir là, admettre la force de ces images, & ne pas chercher des comparaisons à l'aide desquelles on puisse entendre raison; sur-tout ne pas mettre en parallèle l'action d'un Somnambule avec celle d'un homme qui marche dans les ténèbres, ou d'un aveuglé.

Les précautions de ceux-ci, leurs em-

barras , la lenteur avec laquelle ils opèrent , rendent l'action délibérée , franche & leste des autres encore plus surprenante ; on n'imagine pas comment ils peuvent descendre si habilement des escaliers sans se précipiter , aller par les rues , tourner hardiment & juste sans se heurter contre les murs.

Ce que l'on peut dire , c'est que leur imagination a très-présentement l'idée ou l'image de ces objets , de la largeur précise des escaliers , de leur étendue , de la longueur des rues , de leurs détours ; qu'elle meut le corps respectivement à leur situation : enfin que dans ces différentes opérations , elle remplace le sens de la vue ; qu'elle donne toutes les petites connoissances de détail que l'on ne peut avoir que par son moyen , & qu'elle guide le Somnambule dans tous les lieux différents où il songe qu'il doit aller.

Peut-être dira-t-on que c'est la faire agir alors avec autant de précision & de réflexion que l'ame : que c'est donner à une faculté qui dépend entièrement des organes des sens , & qui n'agit qu'autant qu'ils lui représentent intérieurement les objets sur lesquels elle s'exerce , les qualités d'une substance purement spirituelle.

Mais que l'on ne s'y trompe point, il paroît évident que c'est l'ame qui conduit l'imagination, quoiqu'elle semble céder à son empire. Ce qui étonne, c'est qu'elle agisse d'une manière plus spirituelle, moins subordonnée aux intérêts du corps, qu'elle abandonne en quelque sorte, en permettant qu'il s'expose à des risques évidens.

Il semble qu'elle soit alors dégagée de ses liens, & fort au-dessus de ces craintes qu'elle éprouve dans les embarras ordinaires, de ces précautions qu'elle prend, & auxquelles elle n'est assujettie que par une suite des loix qui l'unissent au corps, à la conservation duquel elle doit veiller, & qu'elle doit sauver de tout accident volontaire. Elle le conduit au contraire d'une manière toute spirituelle, avec la légèreté, l'aisance & la sûreté que l'on pourroit supposer dans les esprits, si on connoissoit la manière dont ils agissent indépendamment des corps.

La preuve en est, que les Somnambules d'habitude, qu'on ne trouble point mal-à-propos dans leurs opérations, & qu'on laisse suivre librement la direction qui les fait agir, n'éprouvent aucun accident; on les voit faire les choses les plus difficiles & les plus périlleuses, cel-

les dont ils paroissent le moins capables dans l'état de veille; on les voit nager, grimper sur les arbres & sur les toits, faire des mouvemens hardis & compliqués avec la plus grande aisance, tant qu'ils n'obéissent qu'à leur imagination. Mais si on les inquiète, si on les éveille mal-à-propos, sur-tout quand ils sont dans des situations périlleuses, ou ils passent des bras du sommeil dans le sein de la mort, ou au moins ils courent les plus grands risques; ainsi que quantité d'exemples l'ont prouvé.

Et pourquoi? c'est qu'alors l'ame rentre dans son état de gêne habituelle; elle sent que ce corps auquel elle est attachée, est dans un péril évident; l'horreur subite qu'elle éprouve de voir un être à la conservation duquel elle est préposée à l'instant de périr, ne lui permet plus de prendre les précautions dont elle seroit capable en toute autre position. L'embaras, le tremblement dont elle est saisie, trop d'empressement peut-être à le soustraire au danger, précipitent le corps lorsqu'elle est le plus occupée à le sauver.

Quoiqu'on sente que l'ame est essentiellement une substance spirituelle, très-active, capable de raison & de réflexion: on sent aussi qu'elle ne peut agir qu'en

vertu de certaines loix préétablies , conformes à l'organisation du corps auquel elle est unie , & desquelles elle ne peut s'écarter dans l'état actuel des choses : le poids de la matière qui paroît l'entraîner alors , n'ôte rien à la force des raisons qui la constituent dans son état de spiritualité.

Pour en revenir aux Somnambules , la force de l'habitude est admirable en eux ; je ne sçai rien à quoi on puisse les comparer , qu'à celle d'un Aveugle-né , accoutumé pendant une longue suite d'années à fréquenter les mêmes endroits & les mêmes personnes , à toucher les mêmes objets.

J'en ai vu pendant long-tems un de cette espèce , marcher délibérément par les rues , tourner à propos , aller dans sa chambre sans inquiétude & sans embarras , connoître au pas les personnes qu'il avoit coutume de fréquenter , les saluer à propos ; la finesse des sens qui lui restoit remplaçoit celui qu'il avoit perdu. On ne peut pas dire qu'il comptât ses pas , & que par ce moyen il se fit une juste mesure de l'espace qu'il avoit à parcourir. Car cet homme avoit beaucoup d'idées , & souvent des distractions ; il aimoit la compagnie & parloit beau-

coup; certainement alors il ne comptoit point ses pas, & ne mesuroit pas les rues: cependant il tournoit fort juste; s'il avoit à traverser une place, il ne prenoit pas un côté pour l'autre, il décrivait en marchant une ligne assez droite, & n'alloit jamais se heurter contre les murs. Il portoit seulement un bâton à la main, qu'il tenoit en avant pour s'appercevoir des obstacles étrangers; comment l'idée de la longueur & des tours avoit-elle pu s'imprimer dans l'imagination de cet homme? Certainement c'est ce qui est plus admirable qu'intelligible, tant qu'il ne sera pas possible de se faire une idée de la manière dont l'ame peut agir indépendamment des sensations extérieures.

Mais quelque dextérité que l'on suppose dans les Somnambules, quelque idée que l'on se fasse de la sûreté avec laquelle ils agissent quand ils ne sont pas troublés mal-à-propos, il est de l'humanité de les arrêter autant qu'il est possible dans un lieu circonscrit, où ils ne courent aucun risque, & dont ils ne puissent pas s'écarter. Le nombre de ceux qui ont péri dans leurs courses nocturnes, ou qui se sont fait des blessures dangereuses, après plusieurs entreprises dangereuses dont ils s'étoient heureusement tirés,

doit donner des inquiétudes sur le sort de tous les autres. Le Muratori rapporte qu'un Seigneur Italien sujet à cet accident, faisoit habituellement environner son lit d'un fort réseau ou filet de cordes qui l'empêchoit d'en sortir, & le forçoit ordinairement à s'éveiller par les efforts qu'il faisoit pour s'en débarrasser.

Il dit encore que le Docteur Pozzi, Médecin de Benoît XIV, lui avoit assuré qu'un Prêtre de sa connoissance étoit exposé à ces accidens, & devenoit Somnambule, quand il n'avoit pas l'attention de se faire tailler les cheveux tous les deux mois. Je connois une femme déjà âgée, qui est obligée de les faire couper très-souvent, sans quoi elle est tourmentée de songes fâcheux. Que l'on explique, si on le peut, tous ces phénomènes de l'imagination. On donnera les causes apparentes de la plupart, seront-elles justes? Ce que l'on peut dire, c'est que l'esprit se satisfait, & que ses efforts ne sont pas absolument inutiles; ils ne peuvent que contribuer à la multiplication de ses connoissances, & à faire sortir la vérité de la source même de l'erreur.

